



PATRIMOINE protégé

Du Savoir à la Lumière

Les collections des universités montpelliéraines

monuments historiques et objets d'art du Languedoc-Roussillon
DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES

Cet ouvrage a été conçu par Hélène Palouzié, conservateur à la DRAC Languedoc-Roussillon, à l'occasion de l'exposition Du Savoir à la Lumière organisée en partenariat avec la ville et les universités de Montpellier.



Auteurs

Noémie Aumasson-Miralles (N. A.-M.)

Chargée de collections muséales au Pôle Patrimoine Scientifique
de l'Université Montpellier 2

Véronique Bourgade (V. B.)

Conservateur du patrimoine

Directrice du Pôle Patrimoine Scientifique, Université Montpellier 2

Caroline Girard (C. G.)

Conservateur du patrimoine, chargée des collections anatomiques
de l'Université Montpellier 1

Muriel Guedj (M. G.)

Vice-présidente chargée de la culture et du patrimoine scientifiques,
Université Montpellier 2

Numa Hambursin (N. H.)

Commissaire de l'exposition *Du savoir à la Lumière*, Ville de Montpellier

Hélène Lorblanchet (H. L.)

Directrice du Service Commun de la Documentation de l'Université Montpellier 1,
directrice de la Bibliothèque universitaire de Médecine et du Musée Atger

Françoise Olivier (F. O.)

Chargée de la valorisation du patrimoine, Université Montpellier 1

Hélène Palouzié (H. P.)

Docteur en histoire de l'art

Conservateur des antiquités et objets d'art de l'Hérault,

Conservation régionale des Monuments historiques, DRAC Languedoc-Roussillon

Patrick Paris (P. P.)

Chargé de mission, Présidence de l'Université Paul-Valéry, Université Montpellier 3

Rosa Plana (R. P.)

Professeur d'Archéologie grecque, conservatrice du Musée des moulages,
Université Montpellier 3

Audrey Théron (A. T.)

Chargée de collections muséales au Pôle Patrimoine Scientifique,
Université Montpellier 2

Pascaline Todeschini (P. T.)

Conservateur responsable des fonds patrimoniaux de la Bibliothèque universitaire
de médecine de Montpellier

Couverture :

Laboratoire de l'Institut de botanique (détail), par Max Leenhardt
(1853-1941), vers 1890, huile sur toile, Université Montpellier 2.
Inscrit MH le 20/11/2009.

Page précédente :

Milon de Crotone délivré par un lion. Pierre Puget (1620-1694).

Sanguine, rehauts de blanc. Musée Atger, Université Montpellier
1, [MA 147].

Classé MH LE 25/01/1913.

Du Savoir à la Lumière

Les collections des universités montpelliéraines

Le patrimoine des universités montpellieraines, exceptionnel, apparaît comme l'écho ou le reflet de la renommée, du dynamisme et de l'évolution d'une institution multiséculaire et prestigieuse. Montpellier conserve aujourd'hui un patrimoine particulièrement riche ; ses collections sont parmi les toutes premières en Europe. Sans prétendre en épuiser la diversité, mentionnons les monuments (jardin des plantes, Institut de botanique, Faculté de médecine, Faculté des lettres...) et les collections qu'ils abritent (galeries de dessins, estampes, peintures, sculptures, aquarelles sur vélin, objets anatomiques, instruments astronomiques, herbiers, droguier...). Bâtiments, objets d'art et de savoir ne sont plus seulement l'apanage d'une institution, mais s'inscrivent désormais dans le patrimoine historique de la Cité, dans sa mémoire collective.

L'histoire de la collecte, du tri et du classement, de la mise en valeur de ce patrimoine remonte, comme souvent en France, à la prise de conscience des savants, artistes ou historiens, qui a accompagné la période révolutionnaire. Ainsi le 14 janvier 1794, Félix Vicq d'Azyr (1748-1794) publiait-il une *Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver dans toute l'étendue de la République, tous les objets pouvant servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement*. Exactement un siècle plus tard, Gaston Milhaud (1858-1918), philosophe des sciences, appelé à la Faculté des lettres de Montpellier, travaille à la réconciliation des sciences et des lettres, dans une recherche d'interdisciplinarité et de décloisonnement toujours nécessaire aujourd'hui.

En résulte un patrimoine considérable, à la croisée de toutes les disciplines, aujourd'hui mieux connu par des publications et des expositions : ainsi la collection de vues d'optique conservée à la bibliothèque de la Faculté de droit, vient, pour les Journées européennes du patrimoine, de donner lieu à une exposition au château de Flaugergues, accompagnée par la publication d'un ouvrage dans la collection Duo de la DRAC. Citons également l'arrivée à Montpellier de la collection anatomique de l'Université de Paris V, classée au titre des Monuments historiques, qui place la capitale du Languedoc-Roussillon au premier plan dans l'histoire du patrimoine médical.

L'exposition *Du Savoir à la Lumière*, dont cet ouvrage témoigne, inaugure magnifiquement l'année internationale de la Lumière, organisée par l'Unesco durant toute l'année 2015. En Languedoc-Roussillon, chercheurs et institutions se mobilisent pour cet événement et de nombreux projets pluridisciplinaires sont en cours



d'élaboration, qui associent les trois universités de Montpellier ; leurs trésors, pour une grande majorité classés au titre des Monuments historiques, sont des trésors nationaux. Deux logiques se complètent : la logique de sauvegarde *in situ*, initiée par le classement Monument historique, et la logique de présentation muséale. André Micoud le rappelle avec justesse : ces objets doivent être conservés en raison de leur intérêt intrinsèque, mais ils ont encore à nous enseigner. « Le passé n'est jamais mort, il n'est même pas passé... », écrivait Faulkner.

Eviter le démantèlement de ces ensembles historiques, dont la réunion est en elle-même porteuse de sens, suppose de véritables projets culturels patrimoniaux, pour lesquels la Direction régionale des affaires culturelles de Languedoc-Roussillon continuera à apporter son soutien scientifique, technique et financier.

Alain Daguerre de Hureaux
Directeur régional des affaires culturelles

La villa Spada. Charles Natoire (1700-1777). Plume, lavis, aquarelle. Musée Atger, Université Montpellier 1, [MA 31]. Classé MH le 25/01/1913.



Les universités de Montpellier possèdent des collections d'une ampleur inouïe, constituées au fil du temps dans notre cité qui compte parmi les villes scientifiques les plus importantes d'Europe depuis le Moyen Âge. Instruments de travail, ouvrages rarissimes, œuvres d'art, spécimens naturels, outils et plans en tous genres emplissent en effet les murs et les réserves de nos universités, témoignant de cette histoire riche et complexe qui a porté notre ville ainsi que de la variété des méthodes d'enseignement et de recherche qu'elle a pu favoriser durant plusieurs siècles.

Laboratoire de l'ancien Institut de botanique. Max Leenhardt (1853-1941), vers 1890. Huile sur toile. Université Montpellier 2.

Inscrit MH le 20/11/2009

Ce patrimoine prestigieux est en majeure partie classé au titre des Monuments historiques et présenté dans différents lieux : la bibliothèque de médecine, le premier droguier de France, ou encore le conservatoire d'anatomie. A ces collections médicales et pharmaceutiques, on peut ajouter l'herbier, les collections botaniques, zoologiques et minérales ou encore les collections de sculpture comparée. Toutefois, une grande partie de ces collections reste actuellement méconnue du grand public par manque de lieux dédiés.

Il est aujourd'hui essentiel de dévoiler ce patrimoine pour mieux appréhender notre propre histoire au regard de celle des sciences – toutes confondues – à l'heure de la fusion de nos universités qui représente un moment charnière pour les chercheurs et les étudiants de Montpellier.

Je suis très fier de proposer aujourd'hui cette exposition intemporelle, fruit du partenariat exceptionnel entre nos trois universités, la Direction régionale des affaires culturelles et la Direction de la culture et du patrimoine de la Ville. Cet événement inédit démontre l'incroyable diversité de ce patrimoine tout en rappelant le rôle unique et universel des universités de Montpellier. En outre, elle participe pleinement de l'acte de candidature de notre ville au patrimoine mondial de l'Unesco.

Philippe Saurel
Maire de la Ville de Montpellier
Président de Montpellier Agglomération



Montpellier est dotée d'un patrimoine historique et scientifique particulièrement riche, témoin de son passé et de son rayonnement en Méditerranée, du Moyen Age à nos jours.

L'Université a ainsi toujours contribué à la constitution de ce patrimoine d'exception : depuis sa création en 1289, et grâce à la qualité de son enseignement et de sa recherche, elle n'a cessé d'enrichir des collections historiques, artistiques et scientifiques dont certaines, faute de lieux dédiés, sont restées confidentielles.

A l'appui des œuvres du peintre montpelliérain Max Leenhardt (1853-1941), les universités, la ville de Montpellier et la Direction régionale des affaires culturelles, ont décidé de coopérer pour faire découvrir aux Montpelliérains quelques-uns des objets les plus prestigieux de ces collections.

C'est ainsi qu'autour de grands tableaux de Max Leenhardt seront présentées des pièces du Conservatoire d'anatomie, des pièces du Musée des moulages, des dessins du Musée Atger, des échantillons de l'Herbier, des animaux naturalisés et bien d'autres objets qui ont servi l'enseignement universitaire au cours des siècles et sont pour la plupart classés au titre des Monuments historiques.

Nous souhaitons que cette première collaboration permette de faire découvrir un patrimoine intimement lié à l'histoire et à la renommée de Montpellier. Dévoiler ces collections au plus grand nombre, c'est renouer avec le passé riche et prestigieux de notre cité, comprendre les dynamiques qui ont participé à sa construction et se projeter dans son avenir !

Philippe Augé, président de l'Université Montpellier 1
Michel Robert, président de l'Université Montpellier 2
Anne Fraïsse, présidente de l'Université Montpellier 3

Le bureau de l'association des étudiants de Montpellier aux fêtes du VI^e centenaire. Ernest Michel (1833-1902), 1892. Huile sur toile. Université Montpellier 1. Classé MH le 19/08/2005.



Max Leenhardt
dans les collections universitaires

Max Leenhardt dans les collections universitaires



Laboratoire de l'Institut de botanique (détail). Max Leenhardt (1853-1941), vers 1890, huile sur toile, Université Montpellier 2. Inscrit MH me 20/11/2009.

Une herborisation d'étudiants dans la garrigue. Max Leenhardt (1853-1941), 1890, huile sur toile, Université Montpellier 2. Inscrit MH le 20/09/2009.

Pages précédentes :

Etudiants fêtant le VI^e centenaire près de la cathédrale de Maguelone. Max Leenhardt (1853-1941), 1891. Huile sur toile. Université Montpellier 1. Classé MH le 19/08/2005.

Fil rouge de l'exposition *Du Savoir à la Lumière*, la peinture de Max Leenhardt connaît un étonnant regain d'intérêt.¹ Je n'aurais jamais cru un jour écrire cela, et me souviens des mines surprises lorsque je prononçais alors son nom pour vanter les mérites d'une œuvre injustement oubliée. Le travail paie finalement, parfois. Celui d'Isabelle Laborie², le mien, un peu, celui surtout de tous ceux qui ont voulu se pencher sur la trajectoire de ce curieux personnage animé par ses contradictions, passionnant à cause de celles-ci. En 2007, pour la réouverture du Musée Fabre, nous découvrons l'escalier Max Leenhardt et le nouvel accrochage des emblématiques *Prisonnières de la Tour de Constance*³. Il y eut également de belles expositions monographiques, celle du Vigan⁴, celle d'Alès⁵, une présence soutenue dans les expositions de groupe⁶, des toiles qui sortaient enfin des réserves, des catalogues modestes mais dévoilant des aspects méconnus de son travail, des articles en nombre, des conférences... Jusqu'au Chemin des Peintres de Clapiers⁷, devenu une attraction touristique prisée de ce village qui s'est approprié avec fierté sa mémoire. *In the mood* Max Leenhardt ? N'exagérons rien. Il lui manque encore cette exposition d'envergure dans une institution d'importance, cette publication incontournable, catalogue raisonné ou d'ailleurs récit romancé. Bref un marqueur, un gros coup. Il viendra. En attendant, je ne pense pas que la poussière puisse à nouveau se déposer sur son œuvre dans un futur proche⁸. Il ne s'agit donc plus, à mon sens, de la défendre avec les dents, mais bien de s'interroger avec plus de distance et moins d'affect sur ses qualités et ses failles. Sur la place qu'elle mérite ou qu'elle doit occuper. Pour de nombreuses raisons que nous allons évoquer, les toiles de Max Leenhardt présentées dans l'Espace Dominique Bagouet pour l'exposition consacrée au patrimoine des universités montpelliéraines, *Les étudiants à Maguelone* et le diptyque de l'Institut de Botanique, permettent plus que toute autre d'esquisser quelques pistes de réflexion quant à cette question.



Max Leenhardt peint ces trois œuvres entre 1889 et 1890. Il s'agit incontestablement de la meilleure période de l'artiste, la plus féconde, la plus originale, la plus inspirée, la plus libre. Elle s'étend *grosso modo* de 1885, année où il réalise *Entre nous* (illustration), à 1892, *Les Prisonnières de la Tour de Constance* (illustration). Un tel découpage peut paraître arbitraire. Pourquoi considérer qu'un artiste perd ses moyens à tout juste quarante ans ? La tragédie qu'il supporte en 1893, celle que l'on a tant de fois racontée, marque plus que sa vie, si l'on peut dire, son œuvre. Il y a un avant et un après, incontestablement, une flamme plus pâle, une ambition vacillante puis délaissée, un trait plus lourd, un propos trop appuyé, une application qui masque avec peine une imagination en berne, malgré quelques éclairs brillants lorsque la mélancolie s'empare de son sujet, un paysage nu, un troupeau de moutons dans le couchant, un berger sur la colline.

1. Max Leenhardt (1853-1941) a peint de nombreuses peintures pour les universités de Montpellier, dont une vingtaine de portraits de professeurs.

2. Isabelle Laborie est historienne des arts, doctorante aux universités de Toulouse le Mirail et de Lausanne-Dorigny. Elle consacre sa thèse et ses recherches à Max Leenhardt.

3. Depuis cette date, le Musée Fabre, sous la houlette de Michel Hilaire, a achevé la restauration de toutes les toiles de Leenhardt dont il est propriétaire. Il a également reçu en 2010 le don d'un carnet à dessins de l'artiste contenant une soixantaine de feuillets.

4. *Max Leenhardt, une collection d'œuvres*. Octobre – novembre 2011, Château d'Assas, Le Vigan. Commissariat et textes pour le catalogue : Laurent Puech et Numa Hambursin.

5. *Les prisonnières de la Tour de Constance*, février – mai 2011, et *Les Camisards, entre fuite et clandestinité*, février – mai 2012, Musée du Colombier, Alès. Commissariat et textes pour les catalogues : Isabelle Laborie.

6. Citons pour exemple *Les Adieux de Michel-Ange à Vittoria Colonna* dans la très belle exposition *L'artiste en représentation* des musées de Laval et La Roche-sur-Yon en 2013.

7. Inauguré le 9 avril 2011, il a fait l'objet d'un catalogue publié par la ville de Clapiers en 2013.

8. Le climat général à Montpellier est aujourd'hui particulièrement propice à la redécouverte de ces peintres du passé, régionaux et singuliers, autrefois méprisés pour de mauvaises raisons. L'exposition consacrée en 2010 par le Musée Fabre à Alexandre Cabanel et l'ouverture de l'Espace Dominique Bagouet dédié à ces artistes en sont le témoignage. Max Leenhardt, évidemment, profite de cette dynamique.



Le mont Saint-Clair avec à ses pieds la ville de Cette et une partie de l'étang des Eaux-Blanches. [détail du pêcheur de clovisses dans sa nacelle, l'arselière à la main]. Max Leenhardt (1853-1941), 1900. Huile sur toile. Université Montpellier 2, station zoologique de Sète. Inscrit MH le 20/11/2009.

9. Sous le titre *Une liaison artistique*, Max Leenhardt dresse le portrait d'un jeune homme et d'une histoire d'amour avortée sur fond d'académie de peinture parisienne, de bistrots munichois et de voyages dans les Alpes autrichiennes. Le héros est présenté par le narrateur comme un ami qui livre son récit « au demi jour de son atelier ». Le procédé ne trompe guère et l'on reconnaît immédiatement Max Leenhardt sous les traits de son personnage. Cette nouvelle manuscrite, parfois maladroite, parfois d'une naïveté réjouissante, n'a été découverte que récemment dans les archives familiales et n'a pas encore été publiée.

Max Leenhardt est né le 2 avril 1853 à Montpellier. Il est le fils du banquier Abel Leenhardt et de Cécile Castelnau. Sa famille est très aisée, imbriquée avec toutes les grandes dynasties protestantes de la ville. Le peintre Eugène Castelnau initie le jeune Max à la peinture tandis que son cousin Frédéric Bazille, de douze ans son aîné, le pousse à réaliser ses premiers dessins en plein air. Le premier grand dilemme de Max Leenhardt apparaît pour ses dix-huit ans. Son père souhaite le destiner à la finance. Frédéric Bazille vient de mourir au front, à Beaune-la-Rolande, d'un tir de mitraille prussienne. Effondré par cette nouvelle, Max ne l'entend pas de cette oreille. Il veut suivre les traces de son cousin, reprendre le flambeau, devenir peintre. Quelques années plus tard, en 1880, lors d'un long séjour à Constantinople qui lui laisse le loisir d'écrire, il se penchera sur cette période décisive de sa vie, celle du choix, celle de l'écartèlement romantique de l'être cher à Vigny, entre devoir familial et aspirations artistiques, par le biais d'une fiction très ouvertement autobiographique⁹. Ainsi écrit-il : « Mon ami, dont la famille avait une importante maison d'affaires, était destiné à y entrer, et cela sous peu. Quelle souriante perspective pour un jeune homme dont l'imagination venait échouer contre ce pupitre, ce fau-
teuil vert, cette formule éternelle d'une correspondance tous



les jours la même et comme seule variante le relevé du portefeuille tous les mois, et le résultat des affaires tous les ans. Il avait rêvé, caressé, un autre portefeuille, rempli de moins de valeurs, mais de tout autant de papiers, et avec lequel (...) il avait eu chaque jour quelques heures de délicieux tête-à-tête, avec son carnet de dessin ».

En 1877, Max Leenhardt entre à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de son compatriote Alexandre Cabanel. Il a pour ce professeur une admiration sans égale, Frédéric Bazille mis à part. Bon compagnon, apparemment fêtarde, Max Leenhardt vit alors une jeunesse dorée – on la qualifierait aujourd'hui de bobo – entre apprentissage de la peinture, virées avec des copains artistes et voyages initiatiques à travers l'Europe et le Proche-Orient. Exposé au Salon de Paris, son talent est vite remarqué par sa ville natale où, bientôt, les commandes officielles vont se succéder. A trente-cinq ans, Max Leenhardt est en pleine ascension. En 1890, après tout de même un long célibat, il épouse Marie Castan, la fille du Doyen de la Faculté de médecine, dont il est tombé raide amoureux. Se souvenant d'elle des années plus tard, ressassant son passé, il écrit à l'attention de ses deux fils : « pour ce vieux barbon que j'étais

Le mont Saint-Clair avec à ses pieds la ville de Cette et une partie de l'étang des Eaux-Blanches. [détail du gamin aux pantalons retroussés patageant dans l'eau et ramassant quelques oursins] Max Leenhardt (1853-1941), 1900. Huile sur toile. Université Montpellier 2, station zoologique de Sète. Inscrit MH le 20/11/2009.

à côté de cette belle jeune fille de vingt-trois ans dans tout l'éclat de ses cheveux noir de corbeau, de son teint mat, de ses yeux merveilleux, trois choses qui lui donnaient comme un air créole et avec sa jolie taille attiraient bien vite les regards partout ». Ils ont un premier garçon et aménagent à Paris leur foyer dans un bel hôtel particulier, au milieu des tapis, des soies, des tentures et des objets rapportés par Max de ses voyages en Orient. Et nous voilà ce fameux mois de mars 1893 où la vie du peintre va définitivement basculer. A vingt-cinq ans – Max en a quarante –, Marie Castan meurt d'une hémorragie interne en mettant au monde son second fils. « Je devinais que cela allait de mal en pis, elle continuait la lutte contre une hémorragie sourde pendant que, cruelle ironie, arrivaient au lit de notre malade les dépêches de félicitations en réponse à mes dépêches du matin : l'effet que cela me faisait ». Et plus loin d'écrire : « Nous espérons encore quand la respiration devint haletante, faible et s'arrêta. « C'est fini » me dit le docteur. Je comprenais sans comprendre. A cette heure où je vous écris ces lignes, je me demande comment on peut supporter ces coups-là. Ce fut si soudain, si précipité, tout se succédait si vite, qu'on ne réalise rien, et la réalité perd sa consistance pour prendre celle d'un rêve qu'on traverse ».

10. Je cherche depuis des années la trace concrète – une lettre, un mot, une allusion, une dédicace – d'une relation amoureuse postérieure à la mort de Marie. Sans succès. Il lui survécut pourtant quarante-huit ans (!), et je ne me résous pas à ne conserver de lui que l'image de ce père de famille exemplaire, trop exemplaire, sérieux, trop sérieux, austère et un peu rabâcheur, qu'il s'est efforcé de renvoyer. Nombre d'indices indirects et de témoignages désormais lointains nous permettent de penser que la réalité était évidemment et heureusement plus complexe que cela.

Max Leenhardt était un homme à qui la vie avait toujours souri. Mais le destin, ce chien enragé, exige toujours une rançon. Il avait fini par le rattraper, de la plus cruelle des façons, au moment où il s'y attendait le moins. La brutalité de la scène, ses terribles conséquences, devaient décider de son avenir, de son œuvre, de ses aspirations perdues, et ne plus le laisser en paix. C'est une double rupture à laquelle il doit faire face. Personnelle, car Marie restera le seul amour véritable de sa vie¹⁰, une silhouette fantomatique arpentant tous les paysages qui le touchent. Mais également professionnelle, artistique. Max Leenhardt décide en effet de quitter Paris pour retourner dans le Midi et offrir à ses deux si jeunes enfants



un environnement protégé, une demeure familiale grâce à la présence de leur grand-mère maternelle. Il abandonne ainsi délibérément, en toute conscience¹¹, la ville où se joue l'art de son temps, pour s'enfermer à Clapiers, qui devient son désert au sens biblique et artistique du terme. Celui de saint Jérôme, la Thébàïde, celui dans lequel on se retire pour échapper au tumulte du monde et ne penser qu'à l'essentiel, pour Max Leenhardt sa foi protestante, principalement. Dès lors sa vie va épouser les contours de ce pays qu'il aime tant et qu'il va peindre sous toute les coutures. La garrigue montpelliéraine prend des allures de Terre Sainte. Il ne voit pas dans les paysages qui s'offrent à ses pas un sujet plaisant, pittoresque ou anecdotique, mais bien le témoignage d'un Dieu artiste, de sa palette inépuisable, une parabole de la beauté spirituelle du monde. En parcourant aujourd'hui les chemins qui mènent de Clapiers à Catelnau ou Jacou, on ne peut qu'être saisi par une immense nostalgie. Les petits pavillons roses, les centres commerciaux odieux, ont sali cette terre de quiétude, de silences et de méditation. Mais il nous reste le regard émerveillé d'un homme pourtant blessé, Max Leenhardt, à travers ses toiles dont certaines sont véritablement admirables.

Offrande aux Mânes des Héros (détail). Max Leenhardt (1853-1941), 1927. Huile sur toile. Université Paul-Valéry Montpellier 3. Inscrit MH le 30/07/2013.

11. « J'avais tout perdu : ma femme, mon logis, la ville que j'habitais depuis dix-huit ans, mes amis, mon milieu artistique. Tout le rêve en quelques heures anéanti. Je sentais subsister plus intense que jamais le rêve d'art et surgir et grandir le rêve du ciel ».

Il écrit à ses enfants en 1900 qu'il sent la mort approcher. Elle patientera pourtant plus de quarante ans. Max Leenhardt devient une sorte de figure artistique de la région, respectée sans être admirée. Le train de l'Histoire file. Tandis que Picabia peint *Udnie* et Picasso *Les Demoiselles d'Avignon*, Max poursuit ses grandes compositions historiques, religieuses ou mythologiques : *Le prêche au Désert*, *La fuite au Désert* (Que de Désert!), *Offrande aux Mânes des héros...* Elles perdent toute légèreté au profit d'une rigueur désuète et ennuyeuse, parfois dans une veine symboliste appuyée. Il meurt en 1941, j'allais dire au pire moment, tant les esprits sont occupés ailleurs. Son œuvre s'apprête à traverser un long purgatoire.

En 1890, Max Leenhardt réalise les décors de l'Institut de Botanique de Montpellier *Une herborisation d'étudiants dans la garrigue* et *Un laboratoire de l'ancien Institut de Botanique*. Ces deux toiles ont accompagné les pérégrinations de l'institution et sont encore accrochées dans le bâtiment actuel. Elles ont souffert au fil des ans et nous nous sommes posé la question de leur présence dans l'exposition de l'Espace Dominique Bagouet. Nous avons décidé de les présenter au public, malgré leur état de conservation, car elles nous interrogent en creux sur la responsabilité et le coût pour les universités montpelliéraines de posséder un tel patrimoine. La scène d'herborisation est tout à fait représentative de l'œuvre de Max Leenhardt, et particulièrement réussie. Les deux personnages au premier plan, l'étudiant à la faluche et le professeur, dont il a emprunté les traits au fameux botaniste montpelliérain Charles Flahault, ont une posture, une attitude, à la fois élégante et naturelle. La qualité de leurs expressions suggérées, les détails, comme ces outils, qui enrichissent la composition sans jamais peser, la fine observation de leurs vêtements qui trahissent une humeur, un état d'esprit, une époque, participent à faire de ce tableau un hommage poétique à la science de son temps, joyeuse et enthousiaste. Le paysage qui les entoure est un condensé de



l'art de Leenhardt en la matière. En quelques traits de peinture à peine griffés sur une toile presque brute, inspiré en cela par Frédéric Bazille, il parvient à nous rendre les sensations de la garrigue languedocienne, son herbe éparse et jaunie qui se confond avec la terre, relevée de quelques chardons. Au loin, sous l'effet d'une lumière trouble et vaporeuse, l'horizon prend une couleur bleutée presque magique. Au loin, on aperçoit le clocher de Sainte-Anne qui veille sur son pays. *Un laboratoire de l'ancien Institut de Botanique* est une œuvre essentielle pour comprendre les aspirations et les ambitions artistiques du jeune Max Leenhardt parfaitement au fait de la peinture de son temps. Un jour que je traînais mes pensées dans le musée d'Orsay, je fus saisi par une toile célébrissime non pour son auteur mais son sujet. *Le portrait de Louis Pasteur* (illustration) a été peint par Albert Edelfelt, artiste naturaliste finlandais, l'un des meilleurs portraitistes européens de son époque, en 1885. Il a été exposé au Salon de Paris en 1886, deux à trois ans avant que Leenhardt ne débute la peinture de son *Laboratoire*. La comparaison des deux toiles est édifiante. Parallélisme des compositions, emplacement du héros, un scientifique à la conquête des mystères de la nature, de la table de travail, des ouvertures sur le monde extérieur d'où jaillit la lumière, même points de fuite. Le microscope est identique, la manière dont il est posé et dévoilé, les bocal, les fioles en verre, le liquide qui les remplit parfois, le jeu de transparence, l'impression de désordre intelligent. Evidemment Max Leenhardt a vu le tableau d'Edelfelt. Il s'en est inspiré sans se dissimuler, mais ne l'a pas copié dans

Le président Sadi Carnot saluant les étudiants étrangers sur la place royale du Peyrou le 23 mai 1890 lors des fêtes du sixième centenaire de l'Université. Max Leenhardt (1853-1941), 1892. Huile sur toile. Rectorat de Montpellier. Inscrit MH le 09/11/2011.



Portrait de Charles Flahault (1852-1935), professeur de botanique. Georges Dezeuze (1905-2004) d'après Max Leenhardt (1853-1941), 1936. Huile sur toile. Université Montpellier 2. Inscrit MH le 20/11/2009.

son essence. L'œuvre de Max a me semble-t-il des accents plus libres que son modèle. Elle est beaucoup plus lumineuse, radieuse même, colorée grâce à toutes ces plantes, ces feuilles qui la jalonnent et qui brisent par leur poésie le caractère réaliste de la scène. Elle est moins solennelle et aujourd'hui moins datée. Elle est plus... méridionale. *Un laboratoire de l'ancien Institut de Botanique* marque le dessein de Max Leenhardt : importer les innovations picturales de son époque dans le contexte montpelliérain. Il y a de plus grandes ambitions. Mais, lorsque nous nous laissons aller au charme fou de ce tableau, à son élan, à la sérénité qui s'en dégage, nous ne pouvons que regretter qu'il ait été un aboutissement plus qu'un jalon.

La carrière de Max Leenhardt débutait sous un double patronage incarné par les deux figures tutélaires de son apprentissage, Frédéric Bazille et Alexandre Cabanel. L'un était son cousin, l'autre son maître. L'un symbolise les débuts de l'Impressionnisme, l'autre l'Académisme. Une vision un peu caricaturale de cette période charnière de l'histoire de l'art nous



Portrait de Jean Delmas (1882-1966), professeur d'anatomie (détail). Camille Descossy (1904-1980), 1934. Huile sur toile. Université Montpellier 1. Classé MH le 20/05/2005.

amène aujourd'hui à penser que ces deux courants étaient inconciliables et ennemis, l'un ayant triomphé de l'autre par KO. A ma droite les jeunes rebelles visionnaires et pétris de talent. A ma gauche les vieillards obstinés et bouffis d'honneurs et de devises. La vérité est plus complexe, *as usual*, et diffère de la légende officielle. A l'image d'un Henri Gervex, bien des artistes émergents, pour utiliser notre terminologie contemporaine, pensaient que l'avenir se situait dans une réconciliation des deux pôles, l'un apportant sa liberté de ton, l'autre sa rigueur. Ils se trompaient historiquement, mais quelle importance ? Max Leenhardt était de ceux-là. Il compose en 1891 *Les étudiants à Maguelone*, commande d'une association d'étudiants montpelliérains pour fêter le VI^e centenaire de l'Université. Les temps ont bien changé ! Cette toile a longtemps disparu de la circulation. Le sujet était connu grâce à un tableau préparatoire de petit format, déjà considéré par Claude Leenhardt¹² comme l'une des plus belles œuvres de l'artiste. Retrouvée par la conservatrice Hélène Palouzié dans une réserve de la Faculté de médecine, elle fut classée au titre des Monuments historiques et restaurée avec

12. Claude Leenhardt était le petit-fils de Max. On lui doit en grande partie la redécouverte de l'œuvre de son aïeul dans les années 1970 et 1980. Il mettait toujours l'accent, avec raison, sur les toiles les plus enlevées de l'artiste, les plus spontanées, au détriment de ses grandes compositions « académiques ». Le Parc Municipal de Clapiers, le lieu le plus poétique du village, porte désormais son nom.



intelligence grâce au partenariat de l'Université et la DRAC. Trois jeunes gens boivent une coupe de champagne, avec en arrière-plan la cathédrale de Maguelone. Deux sont en costume de ville, négligemment assis ou allongé dans l'herbe. Ils portent cette faluche qui permet de les rattacher à l'Université. Le troisième, debout, porte un maillot de corps rayé et sourit. On pense immédiatement à la filiation avec Frédéric Bazille et sa *Scène d'été*¹³, une baignade dans les eaux du Lez.

Je trouve que ce tableau est l'un des meilleurs, si ce n'est le meilleur, de Max Leenhardt. Le sujet y compte pour beaucoup, dans un équilibre entre les deux pôles qui caractérisent les œuvres les plus abouties du peintre. Il y a bien sûr, en toile de fond, un événement très sérieux, historique, l'anniversaire des universités. Max Leenhardt ne serait pas Max Leenhardt s'il traitait avec légèreté un sujet léger. Il serait à contre-emploi. Son éducation mais aussi son caractère l'empêchaient de verser allègrement dans la gaudriole ou simplement dans le plaisir sensuel et intuitif de peindre ou de caresser le monde. C'est ainsi. On ne peut adapter le regard d'un artiste du passé, et les luttes sourdes qui l'animaient, à notre tempérament contemporain. Vous avouerais-je qu'il m'est arrivé d'y songer, avant de renoncer ? Les carabins de Max ne seront jamais débraillés et hagards, comme au sortir d'une cuite légendaire. Ils sont ce qu'il a été. Et pourtant il y a cette coupe de champagne qui structure la composition du tableau. Elle est sage, elle ne déborde pas, elle est d'ailleurs à peine entamée, mais elle est là. Elle symbolise cet espace de liberté irréductible dans lequel Max Leenhardt a eu tant de peine à s'engouffrer. Elle symbolise l'appel de l'ivresse et des sens, même si ce n'est qu'un appel, une brèche de gaieté dans une vie appliquée. Elle symbolise aussi, parce qu'elle est née d'un pied de vigne, parce qu'elle est partagée devant ce canal où s'épousent au loin les sables de la Méditerranée et les pierres de Maguelone, la conviction qui n'a jamais quitté Max d'une harmonie viscérale entre l'homme et la nature.

13. Réalisée en 1869, elle est conservée au Fogg Art Museum de l'Université de Harvard.



Autoportrait, 1978, huile sur toile. Collection privée.

Cette simplicité de ton, cette générosité qui semble à l'instant si naturelle, sont sans équivalent dans son œuvre pour un format de cette dimension.

Il y a bien sûr la mort de Marie deux ans plus tard. Mais ce drame ne peut tout expliquer. La grande force de Frédéric Bazille est d'avoir su, sans les renier, passer outre ses origines méridionale, bourgeoise et protestante, les sublimer, pour composer en peu d'années des chefs-d'œuvre de portée universelle¹⁴. A l'évidence, Max Leenhardt n'y est jamais parvenu¹⁵. Il n'a pas su se détacher d'un contexte familial, d'un héritage tant artistique que personnel, qui semble entraver son œuvre et museler sa liberté et son audace. Trop peu de toiles peuvent rivaliser en qualité avec *Les étudiants à Maguelone*. Mais il y a dans son parcours, jalonné de frustrations et parfois de faiblesses, quelque chose de profondément attachant, de viscéralement humain. On peut tout reprocher à Max Leenhardt. Il reste pourtant quelques peintures qui sont des merveilles de chair et de sang.

(N. H.)

14. On pense évidemment à l'extraordinaire *Réunion de famille*, peinte en 1867 et conservée au Musée d'Orsay, véritable condensé à la fois amusé et tendre de son milieu social et culturel.

15. Dans la nouvelle *Une liaison artistique* précédemment citée, le héros, après de multiples rebondissements sans intérêt, sauve la femme dont il est vraisemblablement amoureux d'une chute dans un précipice des Alpes autrichiennes. Leurs visages se rapprochent. « Enfin ! » me disais-je après soixante-dix pages. Mais il détourne ses lèvres, ne souhaitant ni l'embrasser ni l'épouser pour des questions obscures d'incompatibilité religieuse. Et pourtant Max n'a que vingt-sept ans quand il écrit ce texte ! La frustration du lecteur après cet épisode, devant tant de rigidité morale, est à mon sens prémonitrice des chaînes invisibles qui toute sa vie ont entravé son auteur.



Mémoire du savoir et patrimoine :
l'exemple montpelliérain

Mémoire du savoir et patrimoine : l'exemple montpelliérain



Portrait de Joseph Bonnier de la Mosson père (1676-1726), receveur de l'hôpital général, trésorier des Etats du Languedoc. Figure emblématique de Montpellier, Joseph Bonnier de la Mosson fils (1702-1741), grand amateur d'art et de sciences, reprend la charge de son père et achève le château de la Mosson, sa folie montpelliéraine. Jean Ranc (1674-1735), 1724. Huile sur toile. Centre hospitalier universitaire (ancienne galerie de portrait de l'hôpital général), en dépôt au musée Fabre. Classé MH le 20/12/1911.

Trésorier des Etats de Languedoc en 1726, « Bonnier de la Mosson, collectionneur, savant curieux [...] avait pour cadre le laboratoire de chimie avec fourneaux, cornues alambics de cuivre rouge, puis l'apothicairerie où les pots de faïence alternaient avec les flacons de cristal contenant sirops, onguents, baumes, huiles, acides, sels et eaux diverses. Le Cabinet du Tour, entièrement habillé de boiseries aux motifs sculptés, comportait plus de cent outils alignés en bon ordre. On passait ensuite dans le Cabinet des animaux en fioles d'où une issue discrète permettait d'accéder à un Cabinet secret où Bonnier conservait des pièces d'anatomie curieuses [...]. On débouchait ensuite dans de vastes pièces bien éclairées où dans de superbes vitrines s'alignaient toutes sortes d'animaux desséchés voisinant avec des minéraux, des étoiles de mer, des fossiles, des éponges et des mandragores [...]. Suivait le Cabinet de mécanique et de physique, l'un des plus complets d'Europe, où il recevait d'authentiques savants dont il suivait les expériences avec passion »¹.

Momies et autres curiosités sont venues, depuis lors, enrichir les cabinets de curiosités qui constituent le noyau des collections des institutions issues de la Révolution. A ces objets scientifiques, avec le développement de la médecine au siècle des Lumières, s'ajoute une multitude de préparations anatomiques, appelées à tort aujourd'hui « restes humains ». Au XIX^e siècle, les universités poursuivent l'enseignement des siècles précédents, en s'appuyant sur des supports pédagogiques de toute nature : sculptures et moulages en cire, plâtre, carton-pâte, dessins, gravures, planches, photographies, etc.

La richesse des collections universitaires de Montpellier témoigne de l'histoire de la collecte, du tri et du classement de ce patrimoine, qui remonte, comme souvent en France, à la prise de conscience des savants, artistes ou historiens, qui a accompagné la période révolutionnaire. Félix Vicq d'Azyr



(1748-1794) publiait le 14 janvier 1794, une *Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver dans toute l'étendue de la République, tous les objets pouvant servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement*. L'importance de ce patrimoine est le reflet de la renommée, du dynamisme et de l'évolution de l'institution universitaire montpelliéraine : Rondelet inaugure le premier amphithéâtre d'anatomie en 1556, le Jardin royal des plantes médicinales est créé en 1593 grâce à Richer de Belleval et la Société royale des sciences naît en 1706 sous l'impulsion de Dominique Cassini. Après la Révolution, le 22 avril 1795, Chaptal installe l'Ecole de santé de Montpellier dans l'ancien palais épiscopal – collège Saint-Benoît qu'il considérait comme le plus beau et le plus ancien monument d'instruction que possède la France. En 1853, est créé l'actuel conservatoire d'anatomie, véritable panthéon à la gloire de la médecine ; en 1890, l'Hôtel-Dieu Saint-Eloi devient le Palais universitaire intégrant les collections de physique, de paléontologie et zoologie, le musée de géologie et de minéralogie, la galerie de moulages d'après l'antique et les collections de la société archéologique.

Bâtiments, objets d'art et de savoir ne sont plus seulement l'apanage d'une institution, mais s'inscrivent désormais dans le patrimoine historique de la Cité, dans sa mémoire collective. Une œuvre de Max Leehardt (1853-1941), trésor national depuis son classement au titre des Monuments historiques, pourrait être le symbole de la redécouverte des collections universitaires : *Etudiants fêtant le sixième centenaire de l'Université près de la cathédrale de Maguelone*, tableau réalisé en 1891 et présenté avec talent par Numa Hambursin dans le texte précédent. Illustrant magnifiquement le titre de cette exposition *Du savoir à la lumière*, il fait le lien entre mémoire du savoir et patrimoine. L'histoire de sa redécouverte est

Vue d'optique représentant la décoration du pont Notre-Dame, pris de la rue des Arcis, avec le petit chatelet dans l'éloignement, Paris : J.-G. Hucquier, vers 1750. Université Montpellier 1.

Cruche pharmaceutique. E. de Scorzonere provenant de l'apothicairerie de l'hôpital général Saint-Charles. Manufacture royale de Jacques Ollivier, Montpellier, XVIII^e siècle. Faïence stannifère. Centre hospitalier universitaire de Montpellier. Inscrite MH le 09/11/2011.

Pages précédentes :

Savoir du monde et de l'Université de Montpellier, [détail des allégories des cinq facultés : Lettres, Droit, Sciences, Médecine, Pharmacie]. Ernest Michel (1833-1902), 1890. Huile sur toile. Rectorat de Montpellier. Inscrit MH le 20/11/2009.

Cabanne (Pierre), *Les grands collectionneurs*. Paris, 2003, p. 140. Louis Dulieu. « Un trésor méconnu : la galerie des tableaux de l'hôpital de Montpellier ». Robert Dumas (dir). *Histoire de l'hôpital général et l'hôpital Saint-Charles de Montpellier*, Montpellier : Sauramps médical, 2002. L'œuvre du montpelliérain Louis Dulieu (1917-2003), titulaire d'un double doctorat en médecine et en lettres, la monographie en 7 tomes de l'histoire des universités montpelliéraines publiée de 1973 à 1999, est la base de toute étude sur les collections universitaires.



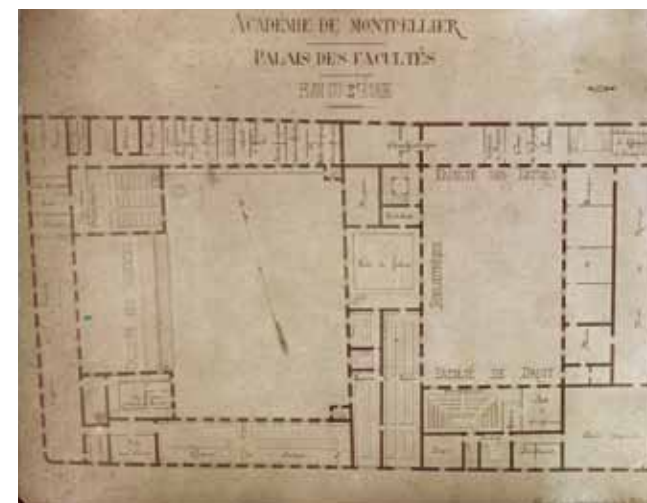
Etudiants fêtant le VI^e centenaire près de la cathédrale de Maguelone (détail). Max Leenhardt (1853-1941), 1891. Huile sur toile. Université Montpellier 1. Classé MH le 19/08/2005.

2. Delmas (Paul). *Le patrimoine de la Faculté de médecine de Montpellier*. Montpellier, 1921, p. 13. Professeur d'obstétrique, Paul Delmas (1880-1962), frère de Jean Delmas (1882-1966), professeur d'anatomie en 1927 en remplacement de Gilis, est le père de François Delmas qui fut maire de Montpellier de 1959 à 1977 et d'André Delmas (1910-1999), anatomiste, doyen de la Faculté de médecine de Paris et conservateur du musée Orfila-Rouvière.

3. En 1289, une université unique regroupe le droit, la médecine et les arts libéraux. A l'université d'Ancien Régime succédèrent trois facultés : en 1794 création de l'Ecole de santé qui deviendra en 1803 Ecole de

également emblématique du mouvement de reconnaissance des collections universitaires de Montpellier engendré par la protection au titre des Monuments historiques, stimulant et fédérant la recherche sur ce patrimoine.

Longtemps oubliée, cette toile doit sa reconnaissance à sa redécouverte fortuite lors de l'étude que je menais pour la protection des collections de la Faculté de médecine de l'Université de Montpellier à la demande de la présidente Dominique Deville de Périère et du doyen de la Faculté de médecine Jacques Touchon. Retrouvée dans un cagibi, mise au rebut, roulée avec deux autres toiles des peintres montpelliérains, Ernest Michel (1833-1902) et Edouard Marsal (1845-1929) (*Le bureau de l'association des étudiants de Montpellier aux fêtes du VI^e centenaire de l'Université et la Remise du drapeau à l'Association générale des étudiants par le président Carnot*), elle fut longtemps accrochée dans le hall de la Faculté de médecine sur le mur à droite de l'entrée de la bibliothèque, comme on peut le lire dans l'ouvrage du professeur Paul Delmas *Le patrimoine de la Faculté de médecine* paru en 1921 ; il la décrivait ainsi : « Des étudiants en partie de campagne au bord du Lez et près de Maguelone se profilant dans le lointain »². Ce tableau pourrait évoquer la légendaire rencontre sur la plage de Palavas de Paul Valéry, alors étudiant en droit à Montpellier, avec Pierre Louÿs, venu représenter les étudiants parisiens pour les cérémonies du centenaire. Une esquisse préparatoire « La baignade » révélée par le catalogue de l'exposition Max Leenhardt réalisée par le musée Fabre en 1977 témoigne aujourd'hui de cette commande. Ce catalogue révèle aussi l'existence d'un tableau magnifié par le poème d'André Castagné, *L'Offrande aux mânes des héros*, œuvre que j'ai eu le plaisir de redécouvrir à l'Université Paul Valéry. La galerie des trois cents portraits des professeurs des universités compte une vingtaine d'œuvres du peintre. Max Leenhardt, peintre des universités de Montpellier ?



Palais des Facultés des sciences, lettres et droit, plan dressé par l'architecte de la ville Anthony Kruger ; détails des salles de présentation des moulages, des collections de géologie, musée de physique. *Atlas des batiments de l'Hôtel dieu Saint Eloi à Montpellier*, AD 34 - 1H dépôt 20-13.

L'Université de tous les savoirs 1890-2015

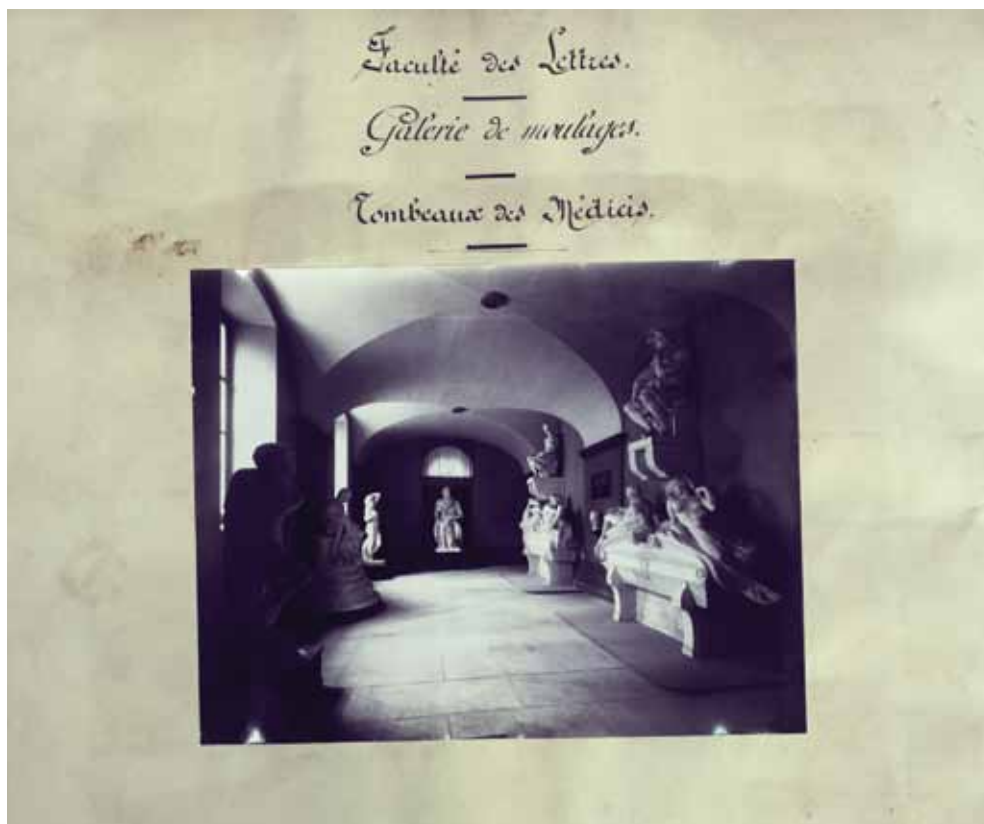
La redécouverte de ces œuvres réalisées pour le sixième centenaire, replacées dans leur contexte historique, permet de porter un regard nouveau sur l'Université, son organisation et son mode d'enrichissement et participe de son rayonnement³. L'année 1890 est en effet capitale pour la nouvelle Université de Montpellier qui célèbre avec faste son sixième centenaire – du 21 au 26 mai 1890 –, en présence du président de la République Sadi Carnot, du ministre de l'Instruction publique, Léon Bourgeois, du directeur de l'enseignement supérieur, Louis Liard, et de Gaston Boissier, de l'Académie française⁴. Elle est l'aboutissement de projets d'importance : la création par Ferdinand Castets (1838-1911) du Musée des moulages et celle de l'Institut de botanique par Charles-Marie Flahault (1852-1935)⁵. Comme le suggérait le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en 1889, la galerie de moulages, installée dans le nouveau palais des Facultés, fut inaugurée lors des fêtes du sixième centenaire par le président de la République : « Depuis longtemps mon administration a l'intention de créer à Montpellier une galerie d'archéologie classique ; une telle collection est la parure d'une Faculté des lettres ; une somme importante est tenue en réserve pour la Faculté de Montpellier. Mon vif désir est que cette galerie soit constituée complètement pour les Fêtes du Centenaire ». Le catalogue du musée de moulages, rédigé par le doyen Ferdinand Castets (1838-1911)⁶, futur maire de Montpellier, est édité quelques jours avant ces fêtes universitaires.

médecine ; en 1803 création de l'Ecole de pharmacie ; en 1808 l'Ecole de médecine devient Faculté de médecine et sont créées la Faculté de sciences et la Faculté des lettres (qui disparaîtra en 1816 et ne réouvra qu'en 1838). La Faculté de droit renaquit en 1878.

4. Rouzaud (Henri). *Montpellier 1890. Les fêtes du VI^e centenaire de l'Université*. Montpellier : Camille Coulet, 1891. *Journal l'Université de Montpellier*, 1890 (18 numéros) ; numéro spécial *Le Centenaire*. Montpellier : Firmin et Mantane, 1890.

5. Charles Flahault (1852-1935), illustre représentant de l'histoire de la botanique, fut pionnier dans de nombreux domaines, cartographie botanique, phytogéographie, phytosociologie et écologie forestière. D'abord modeste jardinier au Muséum d'histoire naturelle de Paris, il est nommé professeur en 1883 à la Faculté des sciences de Montpellier avant de créer l'Institut de botanique, dont il sera le premier directeur.

6. Ferdinand Castets (1838-1911), doyen de la Faculté des lettres de 1881 à 1902, réorganise l'enseignement en instaurant les chaires d'histoire, de grammaire et de littérature comparée, d'archéologie, de paléographie et dote la Faculté d'un musée de moulages. Conseiller municipal de Montpellier de 1881 à 1904, il est maire de la ville de 1893 à 1896. Il est aussi membre de l'Académie des sciences et des Lettres dès 1887 et de la société archéologique de Montpellier.



Vue de la galerie des moulages en 1890. Palais des Facultés des sciences, lettres et droit. *Atlas des batiments de l'Hôtel dieu Saint Eloi à Montpellier*, AD 34 - 1H dépôt 20-13.

Par la création de l'Institut de Botanique, Charles-Marie Flahault (1852-1935) réunit les trois instituts de recherche sur la botanique des Facultés de médecine, pharmacie et sciences et les installe en 1890 dans trois maisons du XVIII^e siècle récemment achetées et mitoyennes au nord du Jardin des plantes. L'Institut aménagé par l'architecte Devic regroupe locaux scientifiques, laboratoires, ateliers, mais aussi l'une des plus grandes collections d'herbiers. Il était prévu un musée d'étude pour le public, le musée Rondelet. La décoration du vestibule d'honneur est confiée à Max Leenhardt. De ce décor subsistent *l'Herborisation d'étudiants dans la garrigue* et le *Laboratoire de l'ancien Institut de botanique* qui ornent toujours l'actuel Institut de botanique. Ces toiles sont aujourd'hui associées à la *Vue du Mont Saint-Clair avec à ses pieds la ville de Cette et une partie de l'étang des Eaux-Blanches* commandée à Max Leenhardt pour la station zoologique de Sète⁷. Le gendre de Charles Flahault, Louis Emberger (1897-1969), fonde plus tard, en 1959, le second et actuel Institut de botanique, réalisé par l'architecte de l'Université Jean de Richemond.

7. Calvet (Louis). *La station zoologique de Cette*, 1905. Voir l'illustration p. 14 et 15 de l'ouvrage.



Institut de botanique de Charles Flahault, 1890, remplacé en 1959 par l'Institut de botanique actuel de Jean de Richemond.

L'Université commande pour la salle des fêtes de son nouveau palais, l'imposant tableau *Savoir du monde et de l'Université de Montpellier*, toujours conservé *in situ* dans l'actuel Rectorat ; l'artiste choisi est le peintre montpelliérain Ernest Michel (1833-1902), élève de Cabanel, maître de Leenhardt, connu pour ses décors du théâtre et du palais de Justice de Montpellier. Dans le souvenir de l'*Apothéose d'Homère* (Ingres, 1827) ou de l'*Hémicycle de l'Ecole des Beaux-Arts* (Delaroche, 1837), ce tableau symbolise l'union des Arts et Sciences, reflétant le projet d'une université républicaine sur le modèle de l'Université pluridisciplinaire de Berlin, l'*Université des savoirs*, regroupée sous un même toit et sous une même autorité, mettant un terme provisoire à la fragmentation du système des facultés napoléoniennes et renouant avec l'organisation de l'Université médiévale. Candidate au statut de ville universitaire du sud de la France, Montpellier souhaite alors promouvoir l'Université régionale par l'édification d'un palais universitaire⁸. Toutes les institutions se sont associées, préfecture, conseil général, mairie, sociétés savantes pour faire de cette fête intellectuelle un événement grandiose et populaire, imaginé par Alexandre Germain (1809-1887), doyen de la Faculté des lettres et membre de l'académie des sciences et des lettres de Montpellier. L'objectif de ces fêtes du sixième centenaire, célébrant la renaissance de l'Université, est de mettre en scène la dimension universitaire de la ville, de se distinguer auprès des élites nationales et d'emporter la décision du gouvernement. Ce tableau se fait l'écho de l'organisation que l'Université a mis en place avec ses cinq Facultés, Lettres, Droit, Sciences, Médecine et Pharmacie, en inaugurant le palais de l'Université le samedi 24 mai 1890 dans l'ancien hôpital Saint-Eloi, réaménagé par l'architecte de la ville Anthony Kruger.

De même que le soleil répand partout la lumière, ainsi toi, Université de Montpellier, capitale nourricière du royaume des Muses, tu verses la science sur le monde...

Devise évoquant le tableau d'Ernest Michel *Savoir du Monde et de l'Université de Montpellier*.

8. Laurens (Jean-Paul). « Aperçu historique sur l'interdisciplinarité à Montpellier ». Communication pour kyklos le 2 février 2010. kyklos.asso.fr/index.php/download_file/-/view/18/. Le peintre Ernest Michel (1833-1902) fut conservateur du Musée Fabre et directeur-professeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Montpellier (illustration p. 24-25).



Vers une histoire de la réception des collections universitaires

Buste de Jean-Antoine Chaptal 1756-1832. Jean-Baptiste Comolli (1775-1830), sculpteur turinois, élève de Canova, 1803. Marbre. Université Montpellier 1. Classé MH le 28/07/2008.

Résonances philosophiques, héritiers d'un rêve humaniste, cabinets d'histoire naturelle, de physique, d'anatomie ou encore d'apothicaire, les objets de savoir participent du mouvement issu du siècle des Lumières, dans un accord parfait entre mémoire du savoir et patrimoine. A la fin du XVIII^e siècle, Jean-Antoine Chaptal (1756-1832), docteur en médecine et professeur de chimie à Montpellier, avant d'être ministre de l'Intérieur sous Bonaparte, ami de Cambacères, rêve à l'instar de Quatremère de Quincy (1755-1849), de réunir dans un même édifice les arts et les sciences, par la création d'un musée temple de la science, voué à l'enseignement, regroupant cabinet d'histoire naturelle, de physique, de mécanique, collections d'anatomie, bibliothèque, galerie de tableaux, dessins. Chaptal sera à l'origine de l'organisation des dépôts d'objets de sciences et d'art et de la création des musées de province. On retrouve en Italie, cette même volonté de



constituer des collections réunissant les trésors de l'art et de la science. A Florence, à partir du palais médicéen, cœur du pouvoir et de la culture, se sont développés deux axes symétriques : d'un côté le couloir de Vasari menant directement au trésor artistique des *Offices* ; de l'autre côté, un couloir analogue menait directement au trésor scientifique, la *Specola*⁹. « Temple du savoir, écrin du pouvoir », tel pourrait être le fil rouge qui relie ces collections encyclopédiques, objets de savoir mais aussi de prestige culturel et social : les lieux, les objets et l'aura qui leur est associé (leur réception) entrent en résonance et décuplent la valeur spécifique des collections.

L'érudit français Aubin-Louis Millin (1759-1818), un des derniers représentants de la société des Lumières, sous la plume duquel apparut pour la première fois en 1790 l'expression de Monuments historiques, écrivait en pionnier dans son *Voyage dans les départements du Midi de la France* paru en 1811 : « Ce n'est point la situation de Montpellier, ce n'est point la beauté de ses places, qui la rendent célèbre ; elle doit toute sa splendeur et toute sa gloire à son école de médecine et à son université [...] ». Montpellier, ville universitaire par excellence, – l'Université de Montpellier est créée le 26 octobre 1289 par la bulle du pape Nicolas IV –, a accumulé au fil des siècles un patrimoine scientifique particulièrement riche et l'Université réunit aujourd'hui des collections exceptionnelles, désormais reconnues et protégées en grande majorité au titre des Monuments historiques, composées de milliers de peintures, sculptures, dessins, estampes, manuscrits, objets anatomiques, moulages, instruments d'astronomie, herbiers, dessins de botanique sur vélin, etc.

L'histoire de ces collections illustre l'interdépendance entre le rôle de la science et l'excellence de la production artistique, résumé par l'adage du neurobiologiste et collectionneur Jean-Pierre Changeux dans *Raison et plaisir* : « les sciences et les

Précédé des massiers de l'Université, le président de la République Millérand sort du Jardin des Plantes où il a inauguré le monument de Rabelais de Jacques Villeneuve, le 7 novembre 1921 à l'occasion des fêtes du VII^e centenaire de la Faculté de médecine. On reconnaît les masses des Facultés de médecine, de droit et de sciences. Collection Daniel Jarry.

Vue aérienne de l'ensemble épiscopal de Montpellier en 1975. La Faculté de médecine est installée dans l'ancien Evêché depuis 1795. Extrait de *La cathédrale de Montpellier*, collection duo, DRAC Languedoc-Roussillon, Montpellier, 2013.

9. Didi-Huberman (Georges), *Ouvrir Vénus*. Paris, Gallimard, 1999



Ecorché dit de Michel-Ange. Moulage du XIX^e siècle. Plâtre. Paris, Ecole des Beaux-Arts MU 11992. Philippe Comar. Figures du corps, une leçon d'anatomie à l'Ecole des Beaux-Arts, Paris, 2008, p. 146, n°13.

10. Platter, Félix (1536-1614) – *Félix et Thomas Platter à Montpellier, 1552-1559, 1595-1599* : notes de voyage de deux étudiants, Montpellier, C. Coulet, 1892.

11. Schwartz [Emmanuel]. « L'anatomie face à l'antique ». *Figures du corps, une leçon d'anatomie à l'Ecole des Beaux-Arts*, 2008, p. 83-87.

arts se prêtent mutuellement secours ». Il est souvent difficile de séparer sciences expérimentales et activité créatrice. Dans *Artiste, savant, génie*, l'historien de l'art Erwin Panofsky, développe l'idée que les techniques artistiques de représentation domineraient même et modèleraient les savoirs scientifiques. Opinion corroborée par l'anatomiste Michel Lemire dans *Artistes et mortels*, évoquant le « dépassement de l'art dans la science » à propos des représentations scientifiques des modèles humains ou naturalistes, objets de contemplation associant intimement art et science, sans que l'on sache véritablement quel domaine entraînait l'autre.

L'anatomie artistique et l'anatomie médicale, s'inspirant mutuellement, ont été liées pendant près de cinq siècles en Europe. Comme dans beaucoup d'autres domaines, l'Italie fut le foyer principal de ce renouveau, avec Vésale (1514-1564) à Padoue, mais en France, c'est Montpellier qui eut l'honneur d'être à l'avant-garde des autopsies humaines avec Guillaume Rondelet (1507-1566). L'anatomie a toujours fasciné. Depuis la Renaissance, objets anatomiques, mannequins de cire, écorchés, moulages suscitent l'intérêt et la curiosité du public. Comme le rapporte l'étudiant en médecine Felix Platter dans son journal : le 14 novembre 1552 à Montpellier, il fut pratiqué une dissection dans l'ancien amphithéâtre, « le docteur Guichard présidait l'anatomie et un barbier opérait. Outre les étudiants, il y avait dans l'assistance beaucoup de personnes de la noblesse et de la bourgeoisie, et jusqu'à des demoiselles, quoiqu'on fit l'autopsie d'un homme. Il y assistait même des moines »¹⁰.

Pour un artiste, les collections d'anatomie des cires et des écorchés sont complémentaires des collections de moulages des archétypes antiques. A l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, corps disséqué et corps idéal se côtoient¹¹. La redécouverte du tableau au sein des collections de la Faculté de médecine *La leçon d'anatomie à l'usage des artistes*, du peintre nîmois Numa Boucoiran (1805-1875), élève protégé



Leçon d'anatomie à l'usage des artistes. Numa Boucoiran (1805-1875), peintre nîmois, 1873. Huile sur toile. Université Montpellier 1. Inscrit MH le 21/04/2008.



Bernhardt Siegfried Albinus (1697-1770) *Tabulae sceleti et musculorum corporis humani*, planche IV, 1747. Université Montpellier 1, [K 18 ter].

d'Ingres à l'Académie de France à Rome est révélatrice de la complexité des rapports entre imaginaire pictural et imaginaire scientifique que cette exposition *Du savoir à la lumière* a souhaité mettre en scène. On connaît la valeur pédagogique que Ingres, directeur de l'Académie de France à Rome, accordait aux œuvres des Anciens et au moulage ; c'est grâce à lui que, par les envois de Rome, l'Ecole des Beaux-Arts de Paris s'est peuplée de moulages d'après l'antique et que Delaroche a peint son chef-d'œuvre dans l'amphithéâtre d'honneur, la fresque à la cire, *Les artistes de tous les temps*. Saisir ce que l'art doit à l'anatomie et l'anatomie à l'art est magistralement remis au goût du jour à travers l'œuvre de Vésale, *De humani corporis fabrica*, grâce à l'exposition *Vesalius*¹² organisée pour le cinquième centenaire de sa naissance par le musée de Louvain près de Bruxelles. Le prêt du

12. Vesalius. *Het lichaam in beeld*, Museum Leuven, 2014 (à paraître).

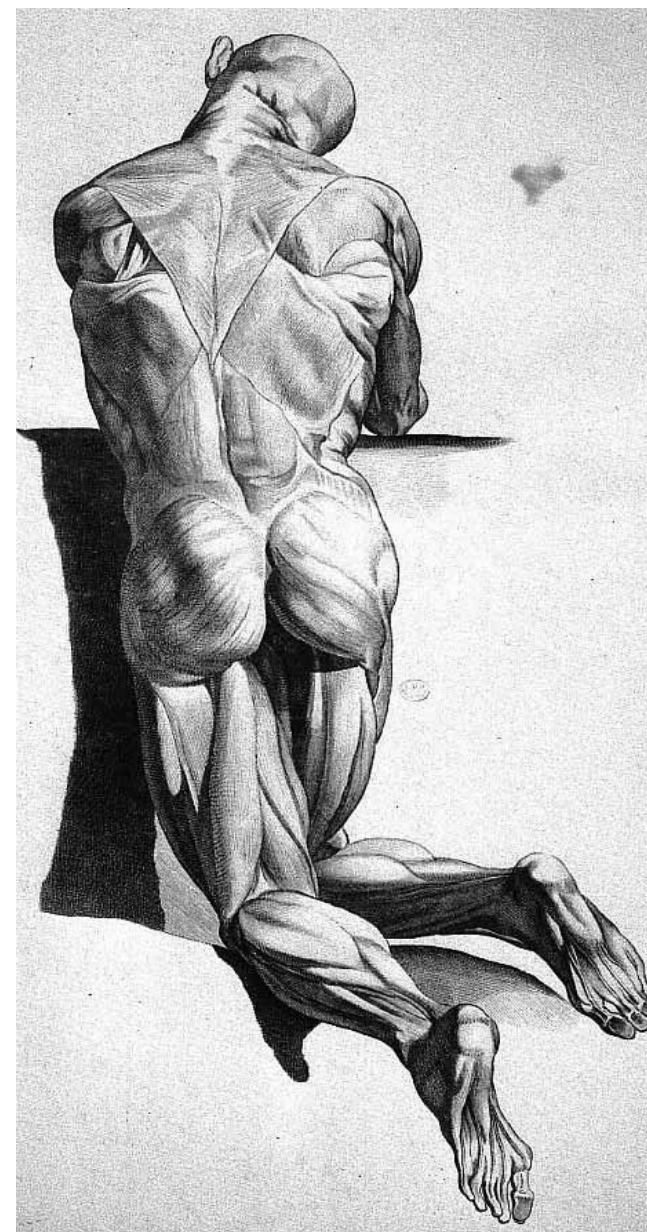


Planche extraite du *Nouveau recueil d'ostéologie et de myologie* du peintre carcassonnais Jacques Gamelin (1738-1803), 1779.

Photographie du *Torse du Belvédère*. Braun (éditeur-photographe), fin XIX^e siècle. inscription au recto : Rome. Palais du Vatican ; Torse ; AD. Braun & C^o. Dornach 43. Avenue de l'Opéra Paris. Original en marbre conservé au Vatican. Université Paul-Valéry, Montpellier 3.



tableau de Montpellier pour cette exposition est révélateur : inconnu jusqu'à sa protection au titre des Monuments historiques, médiatisé par le site internet du ministère de la Culture (base Collections), il trône aujourd'hui entre l'*Ecorché* dit de Michel-Ange et les versions de cette œuvre par



Cire de l'atelier de Felice Fontana (1730-1805). *Cerveau humain : section transversale du crâne, globe de l'oeil et ses muscles*, 1796. Conservatoire d'anatomie de Montpellier. Université Montpellier 1. Classé MH le 04/10/2004.

Matisse ou Cézanne, mis en regard avec les écorchés de Jean-Antoine Houdon (1741-1828), de Louis Auzoux (1797-1880), du *Gaulois mourant* anatomisé ou encore les sublimes planches anatomiques du nouveau *Recueil d'ostéologie et de myologie* que le peintre carcassonnais Jacques Gamelin (1738-1803) publia en 1779, avant de prendre la direction de l'école de dessin de Montpellier.

Pour ajouter un exemple sur le mécanisme de redécouverte des collections universitaires montpelliéraines, les cires anatomiques de Fontana¹³, copies de celles si renommées du musée de la Specola à Florence, étaient tombées dans un profond oubli et gisaient dans des vitrines poussiéreuses où rien ne les distinguait des autres. Le nom même de Fontana n'évoquait rien. Revenant de Florence où je préparais mon doctorat, ce fut un émerveillement de retrouver à Montpellier les cires si précieuses de l'atelier de Fontana et de leur redonner vie. Bonaparte qui convoitait les chefs-d'œuvres de Toscane atteste de leur renommée : « J'ai vu à Florence la

13. Palouzié (Hélène). *Felice Fontana et l'aventure des cires anatomiques de Florence à Montpellier*. Collection Duo, DRAC Languedoc-Roussillon, 2010.

14. *Grand musée anatomique-ethnologique du Dr Spitzner*. Bruxelles, 1970. Py (Christiane), Vidart (Cécile). « Les musées d'anatomie sur les champs de foire ». *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 60, novembre 1985. Images « populaires » pp. 3-10. Blon (Phillipe), Bann (Stephen), *Voir La Collection Spitzner*, Paris, 1998.



célèbre Vénus [Médicis] qui manque à notre Museum et une collection d'anatomie en cire qu'il ne serait pas indifférent d'avoir ». Restituer leur épaisseur historique aux modèles anatomiques, rappeler l'âge d'or de l'anatomie plastique, fut le point de départ de la renaissance des collections du conservatoire d'anatomie de Montpellier. Pour témoigner encore de l'aura de ces œuvres, le souvenir d'Elisabeth Vigée-Lebrun, 1790, portraitiste de Marie-Antoinette, est évocateur : « Un souvenir de Florence qui m'a poursuivie bien longtemps est celui de la visite que je fis alors au célèbre Fontana. Ce grand anatomiste, comme on sait, avait imaginé de représenter, jusque dans les moindres détails l'intérieur du corps humain, dont toutes les parties sont si ingénieuses et si sublimes. ». L'aventure se poursuit avec l'arrivée aujourd'hui à Montpellier de la collection Spitzner¹⁴, collection dont on connaît l'impact sur le peintre Paul Delvaux (1897-1994) : « la découverte du musée Spitzner m'a fait virer complètement dans ma conception de la peinture ». L'excellence



Aphrodite dite Vénus Médicis. Moulage du XIX^e siècle (atelier du Louvre). Plâtre. Copie romaine d'une statue dérivée de la Cnidiennne de Praxitèle (début du III^e s. av. J.-C.). Original en marbre conservé au musée des Offices de Florence, (Italie). Université Paul-Valéry Montpellier 3. Classé MH le 15/01/2009. La Vénus Médicis cédée à la France en 1802 et installée au tout récent musée du Louvre, sera restituée en 1815.

Registre d'inventaire du conservatoire d'anatomie. État des collections. N°2, de 1810 à 1823. Q supplément 189. Université Montpellier 1. Classé MH le 04/10/2004.



Maria Sibylla Merian (1647-1717), *Histoire générale des insectes de Surinam...*, 1771. Université Montpellier 1, [K 50], Bibliothèque de la Faculté de médecine, Montpellier.

de ces représentations artistiques sous toutes leurs formes, peinte, modelée, gravée, imprimée, met à l'honneur la démarche anatomique et la visualisation du savoir scientifique, dans un dialogue entre voir et savoir. Comme l'évoque Victor I. Stoichita (*Le corps transparent*), suivre les débats de la plume, du scalpel, de l'empreinte et du pinceau autour du corps, c'est faire constat d'émerveillement, d'étonnement ou de méfiance, car du corps idéalisé au corps anatomisé, la beauté peut parfois basculer dans le monstrueux ou le cruellement vrai, comme l'exprime Jacques Prévert (1900-1977) : « Un jour je rêvais debout, devant une vieille gravure, une planche de dissection... Une jolie femme aux épaules nues ou plutôt dénudées avec la peau rabattue de chaque côté... Horreur et splendeur viscérales. Manteau de chair à la doublure écarlate, sanglant et tendre décollé... Mais ce n'était pas tellement terrible et pas si laid, simplement cruellement vrai ».



Le classement Monument historique : un acte de reconnaissance et de sauvegarde

L'histoire, la genèse et le sort des collections universitaires qui ont fleuri dans l'Europe de la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, se ressemblent un peu partout. Au départ, ce ne sont pas des objets de musée, ce sont des collections d'étude, à visées didactiques, pour l'enseignement et la recherche, et des collections mémorial, liées au prestige de l'institution. La définition du patrimoine universitaire européen que donne Martha Lourenço dans la *Revue des Arts et métiers* en 2004¹⁵ s'applique parfaitement aux collections de l'Université de Montpellier : « Les universités détiennent une part significative du patrimoine scientifique de l'humanité. Ce patrimoine comprend des musées, des collections, des observatoires astronomiques, des théâtres anatomiques, [...], des centres scientifiques, des jardins botaniques ainsi que des herbiers, des laboratoires et

Vitis vinifera L. var. Aramon. Aquarelle sur vélin de la collection Toussaint-François Node-Véran (1773-1852), première moitié du XIX^e siècle. Université Montpellier 2. Classé MH le 27/07/2012.

15. Lourenço (Martha). « Musées et collections des universités : les origines ». *La Revue du Musée des arts et métiers*, 2004, n° 41, p. 51-60.



Objets ethnographiques océaniens. Collection de l'Amiral Auguste Bérard (1796-1852). Université Montpellier 2. Inscrit MH le 20/11/2009.



des archives. [...] Le nombre, la diversité et la valeur des collections et musées universitaires sont impressionnants. Leur diversité en fait des entités extrêmement complexes, aux problèmes et aux besoins spécifiques [...]. Leur spécificité réside en ce qu'ils représentent aujourd'hui la trace matérielle de la construction et de la transmission des connaissances depuis des siècles, de génération en génération».

C'est dans cette perspective historique, centrée sur l'origine et la pérennité de ce rassemblement, que peut être appréhendé le classement des collections universitaires et le plan de sauvegarde qui en découle. Le classement au titre des Monuments historiques s'est échelonné sur plus d'un demi-siècle, en fonction des urgences de sauvegarde : collège royal de chirurgie Saint-Côme en 1945, hôpital et chapelle Saint-Charles en trois campagnes, 1947, 1977 et 1997, Jardin des plantes en 1992, Faculté de médecine (ancien évêché) en 2004. Il aurait pu s'étendre à l'hôpital Saint-Eloi, devenu Facultés des sciences, lettres et droit (actuel Rectorat) et à l'ancien collège royal de médecine, qui fut ensuite le siège de la Faculté de pharmacie. Il devrait être prolongé par la protection de l'Institut de botanique et de la station de biologie marine de Sète. La Faculté des lettres a reçu en 2010 le label patrimoine du ^{xx}e siècle. Cependant, la prise de conscience de l'intérêt historique des collections qui y sont rassemblées est très récente.

Sollicité par les Universités de Montpellier, le service des Monuments historiques, dans un « esprit d'Inventaire », a privilégié une approche globale des collections, méthode non envisagée par l'Université, eu égard au cloisonnement des disciplines. Cette méthodologie a permis de clairement identifier un patrimoine dispersé dans de nombreux lieux, et de classer



« massivement » entre 2004 et 2012 la grande majorité des collections des Universités de Montpellier, faisant ressortir leur grande diversité et leur valeur historique, artistique et scientifique. En effet, la protection ne concernait, jusqu'à une date récente, qu'une part infime d'entre elles, hormis quelques exceptions, comme la collection Atger de la Faculté de médecine, 5000 dessins et estampes, première collection française à être classée le 25 janvier 1913, avant même la promulgation de la loi fondatrice des Monuments historiques¹⁶. L'initiateur de cette mesure de sauvegarde qui s'imposait étant donné la qualité, l'importance et la valeur de cette collection, est André Joubin¹⁷ (1868-1944), professeur à la Faculté de lettres et conservateur depuis 1898 du Musée des moulages de la Faculté de lettres qu'il réorganisa avec l'aide de la municipalité, et qui accepta le 26 janvier 1907 d'être aussi le conservateur du musée Atger.

Ont été ainsi classés : la collection d'anatomie, soit 5 688 pièces le 5 octobre 2004 ; la galerie de 230 portraits de professeurs le 20 mai 2005 ; plus de 200 éléments provenant de l'ancien Observatoire dont 50 instruments d'astronomie et 5 portraits d'astronomes le 19 janvier 2006 ; la collection de moulages (553 sculptures, soit 718 éléments individuels) le 15 janvier 2009 et 22 portraits sculptés de la Faculté de médecine le 28 juillet 2009. Les œuvres de l'ancien palais universitaire, actuellement Rectorat, sont également protégées depuis le 9 novembre 2011 ; des herbiers des ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles de l'Institut de botanique et la collection de 978 vélins en 10 volumes de Toussaint-François Node-Véran (1773-1852), créée en 1808 par Augustin Pyrame de Candolle sont classés depuis le 27 juillet 2012. De nombreuses pièces ont également été inscrites : 35 portraits, tableaux et meubles, un écorché d'Honoré Fragonard, 21 pièces



Crâne dit de Charcot. Maison Tramond, ^{xix}e siècle. Conservatoire d'anatomie de la Faculté de médecine. Université Montpellier 1. Classé MH le 04/10/2004.

Passiflora princeps. Aquarelle sur vélin de la collection Toussaint-François Node-Véran (1773-1852), 1822. Université Montpellier 2. Classé MH le 27/07/2012.

16. Palouzie (Hélène). La collection Atger Monument historique : regards sur l'histoire de sa protection. In *Dess(e)ins d'un collectionneur. Deux cents ans du musée Atger*. Montpellier, 2013, p. 13-17.

17. « Bibliophile forcené », Joubin, élève de l'Ecole normale supérieure en 1886, membre de l'Ecole française d'Athènes à partir de 1889, fut chargé de mission au musée impérial ottoman de Constantinople de 1893 à 1898, puis conservateur du Musée des moulages, et à partir de 1915, conservateur du musée Fabre, avant d'être en 1918 directeur de la bibliothèque d'art et d'archéologie Jacques Doucet et Secrétaire de la société des amis de Delacroix dont il fut spécialiste. A la suite de Joubin, c'est Paul Delmas, doyen de la Faculté, qui prendra en charge le redéploiement de la collection.



Vues du Droguier de la Faculté de pharmacie (détail). Université Montpellier 1. Inscrit MH le 20/11/2009.



anatomiques d'Auzoux, 118 pièces de la collection ethnologique de la Faculté des sciences, 4 tableaux et un portrait sculpté du laboratoire de recherche de la station de biologie marine de Sète, 34 portraits sculptés, 13 dessins anatomiques de Camille Descossy (1904-1980), 23 tables de dissection de la Faculté de médecine, 33 portraits peints et les collections du droguier de la Faculté de pharmacie (10 000 échantillons inscrits au titre des MH le 20 novembre 2009), deuxième droguier de France.

Le classement au titre des Monuments historiques du patrimoine universitaire montpelliérain a été le point de départ de la conception et de la mise en œuvre d'un vaste plan de restauration par la conservation régionale des Monuments historiques et l'Université. La collaboration des institutions spécialisées – Centre inter-régional de conservation restauration du patrimoine de Marseille (CICRP), Centre de recherche et de restauration des Musées de France (C2RMF), Musée Fragonard de l'Ecole vétérinaire Maison Alfort, Musée de l'Homme, Musée Dupuytren, Muséum national d'histoire naturelle, musée du Louvre et musée des Monuments français à Paris, Musée de *La Specola* et Centre de restauration *Opificio delle Pietre Dure* à Florence – a conduit à définir un schéma d'opération de rénovation globale. A la suite des expertises dans les différents domaines, les travaux de conservation et de restauration ont été réalisés successivement, à l'échelle des moyens actuels, sur les cires de Fontana, les écorchés, les boîtes de tératologie, les momies et les tableaux et planches anatomiques, etc. Le chantier des collections prend de l'ampleur et les projets portant à la fois sur l'étude, la conservation et la valorisation des collections se multiplient. La rénovation actuelle du Musée des moulages¹⁸, la numérisation de l'Herbier et l'accueil des collections anatomiques de Paris en témoignent.

18. Palouzié (Hélène). « La collection du Musée des moulages : le rôle des Monuments historiques dans sa sauvegarde et sa renaissance ». *Le campus de la Faculté des lettres et sciences humaines de Montpellier*, DRAC Languedoc-Roussillon, Montpellier, Collection Duo, 2012, p. 34-43.



« Ces collections qu'on croirait mortes, sont vivantes ; elles palpitent encore de cette lutte, animées par les grands esprits qui ont appelé tous ces êtres en témoignage dans leur combat fécond ».¹⁹ Illustration de la pensée scientifique, instruments de connaissance, matériaux d'étude, les objets de savoir n'ont plus aujourd'hui la corvée d'être utiles. Ils ne doivent leur rédemption qu'à la continuité de la recherche et de l'enseignement, gage de conservation d'instruments scientifiques et pédagogiques devenus obsolètes et à la pugnacité de quelques professeurs-patrimonialisateurs. Les collections universitaires montpelliéraines, conservées *in situ* et dans leur quasi intégralité sont aujourd'hui confrontées à des problèmes de conservation auxquels s'ajoutent des difficultés de gestion. Par le classement conjoint des bâtiments qui les abritent, donner un statut patrimonial à ces lieux de savoir a permis d'en pérenniser la mémoire, renouant le dialogue entre art, littérature et science, bien souvent interrompu dans la culture courante de notre époque, fragmentée et décontextualisée. La création par l'Université d'une direction du patrimoine historique et scientifique vient couronner de succès et prolonger la démarche de sauvegarde initiée par la Direction régionale des affaires culturelles.

(H. P.)

Vue du Musée des moulages avant rénovation. Université Paul-Valéry Montpellier 3. Classé MH le 15/01/2009.

19. Jules Michelet, *l'Oiseau*, 1856.

Ces pages sont le développement de précédents articles : *Îcônes et Idoles, regards sur l'objet Monument Historique*. Arles : Actes Sud, 2008, p. 41-54 ; « Les collections universitaires de Montpellier : la protection Monument historique, un outil de conservation ». *Monumental*, 2011, p. 24-26 ; « La protection Monument historique : connaissance et reconnaissance des collections de l'Université de Montpellier », *In Situ* [en ligne], 17 | 2011, <http://insitu.revues.org/940>.



Des collections en chantier

Du savoir à la lumière



Eclats de gypse. Collection de minéralogie. Seconde moitié du XIX^e siècle, Université Montpellier 2.

Pages précédentes :

Vue de l'Orangerie du Jardin des Plantes, Claude-Mathieu Delagardette (1762-1805), 1802-1806. Université Montpellier 1. Classé MH le 03/09/1992.

Les collections universitaires sont comme des trésors oubliés dans les murs de nos universités. Quand on les porte à la lumière, elles ne demandent qu'à révéler les secrets accumulés au fil du temps en portant témoignage du passionnant passé scientifique de l'Université, lui-même riche et dynamique témoignage de l'histoire de la Cité. Montpellier, ville de sciences, plonge ses racines dans une histoire universitaire particulièrement féconde, dont elle peut à juste titre être fière.

Mais faire parler les collections n'est pas affaire facile et il fallait, pour que le plus grand nombre puisse découvrir ces richesses, initier des actions « hors les murs » et les rendre plus accessibles. Les collections universitaires ont en effet été constituées et organisées pour répondre à leurs fonctions initiales de recherche et d'enseignement. Mais elles sollicitent également d'autres regards : points de vue historique et scientifique mais également points de vue esthétique et poétique, tous contribuant à une histoire commune qui ne cesse de s'écrire.

En ouvrant les portes de l'espace Bagouet, lieu d'art et de patrimoine, la ville de Montpellier s'inscrit dans cette perspective. Elle permet ainsi de renouer avec le passé de la Cité, de comprendre les dynamiques qui ont participé à sa construction actuelle, et celles nécessaires pour se projeter vers demain.

Préserver, gérer, valoriser

Les collections universitaires de Montpellier représentent un patrimoine qui allie diversité, originalité et abondance. Il est impossible ici de les présenter toutes, et nous avons fait le choix d'évoquer seulement certaines d'entre elles qui nous transportent aussitôt dans un univers singulier et fascinant. Les herbiers Chirac ou Dunal, les cires de Felice Fontana, les modèles anatomiques de Louis Auzoux, les vélins de Node-



Véran, les animaux naturalisés, les minéraux innombrables, les instruments anciens et contemporains sont représentatifs de ces collections auxquelles il convient d'associer les véritables écrins que sont le Conservatoire d'Anatomie, le Jardin des Plantes, le musée Atger, le Droguier de Pharmacie.

Coléoptères. Collection d'entomologie, seconde moitié du XX^e siècle, Université Montpellier 2.

Objets d'investigation pour la recherche, les collections se sont constituées au fil du temps par la volonté de professeurs qui souhaitaient illustrer leurs enseignements avec des « choses » à voir et à manipuler, avec des instruments permettant d'expérimenter et de mesurer, avec des dessins pour observer. De multiples donations ont également contribué à l'extension des collections.

Pour l'Université, cet héritage impose trois lourdes responsabilités : la conservation, la gestion et la valorisation. Si ces collections représentent un vecteur puissant pour aborder notre histoire locale, elles n'en restent pas moins des objets fragiles et l'une des priorités est la préservation. Préserver les collections, c'est faire reconnaître la valeur de ce patrimoine en obtenant une inscription ou un classement au

titre des Monuments historiques. C'est également procéder à une restauration lorsque les objets ont été endommagés. La restauration d'un objet ancien nécessite un savoir faire spécifique mobilisant des compétences propres et des moyens financiers que l'Université doit solliciter. A ce titre, le partenariat avec la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) est essentiel tant pour l'expertise que l'accompagnement nécessaires à cette entreprise.

Gérer les collections, c'est quotidiennement veiller aux conditions de conservation, c'est recenser et documenter les objets existants, c'est enrichir les fonds et les rendre accessibles aux chercheurs qui en sont les principaux utilisateurs. Valoriser les collections, c'est avant tout les faire connaître au plus grand nombre, scolaires et grand public, les rendre accessibles à tous, les mettre en lumière. Cependant, faute de lieu dédié, certaines de ces collections sont rarement exposées et demeurent méconnues voire négligées comme en témoigne l'état de conservation de certaines d'entre elles. Pourtant, ces collections sans musée n'en ont pas moins une histoire et il est important qu'elles aussi soient préservées et valorisées.

Affirmer une identité à l'échelle nationale et internationale

Depuis une dizaine d'années un mouvement s'est amorcé au sein des universités européennes autour de leur patrimoine historique. Ne considérant plus seulement les collections comme constituées d'objets remarquables mais désuets et coûteux, elles mettent en œuvre des actions de valorisation et d'exploitation. Les colloques, les publications, les mises en réseau se multiplient et n'ont jamais rassemblé autant d'acteurs. Un volet dédié aux collections universitaires s'est constitué au sein du Conseil international des musées (IMAC) et le réseau européen des collections et des musées universitaires (UNIVERSEUM) rassemble désormais plus d'une ving-

taine de pays, témoignant ainsi de la prise de conscience des enjeux associés à ces questions.

Forte d'un passé universitaire prestigieux, Montpellier est à l'initiative de cette dynamique. Elle va plus loin encore en inscrivant la valorisation des collections scientifiques comme l'une des préoccupations majeures de la fusion des Universités Montpellier 1 et 2 : l'Université de Montpellier comportera une direction dédiée au patrimoine historique et à la culture scientifique, ces deux aspects étant associés pour favoriser la médiation vers tous les publics.

Il s'agit pour l'Université de renouer avec sa propre histoire et de rendre lisible sur le territoire local, national et international ce patrimoine universitaire qui contribue à affirmer une identité forte de l'Université de Montpellier.

Donner à voir

L'exposition présentée à l'Espace Bagouet souhaite initier le grand public à une lecture multiple des objets des collections : que peuvent-ils donner à voir, à l'amateur comme au savant ?

Que peut-on faire dire à une planche d'herbier ou de zoologie, à des coquilles, un quart de cercle, un écorché, des modèles de cristaux en bois, à des fossiles divers et des objets composites ? Que représentent-ils pour le chercheur spécialiste du domaine, pour l'enseignant, l'amateur, le néophyte, pour chacun d'entre nous ?

La rencontre avec l'objet de collection peut légitimement être esthétique. Un oiseau naturalisé par exemple se présente sur un support, il est coloré, semble vivant, il témoigne d'un souci de la beauté jointe à la rigueur scientifique et à la qualité de la fabrication. C'est aussi un objet d'archive et un indice pour de passionnantes enquêtes historiques : par exemple, le « toucanet à bec tacheté » est classé, il appartient à un ordre et une famille précis, il est identifiable



Ammonite. Collection de paléontologie co-gérée avec l'Institut des Sciences de l'Evolution de Montpellier, comprenant des millions d'échantillons dont les plus anciens datent du XVIII^e siècle. Université Montpellier 2.

au sein de la collection. Obtenu par un don effectué par Auguste Bérard (1796-1852), qui l'a rapporté d'une de ses nombreuses expéditions, l'histoire singulière de l'oiseau naturalisé raconte celle de la vie scientifique montpelliéraine au sein de l'histoire des sciences et de l'histoire générale. Il renseigne sur les pratiques scientifiques à l'œuvre, les usages, les réseaux de l'époque... autant d'éléments significatifs de la manière dont la science se fait. Enfin, c'est au sein de la collection que l'oiseau prend son envol, permettant ainsi à l'ensemble des dimensions scientifiques, esthétiques et historiques de se déployer.

Tel le toucanet, certains objets des collections suscitent une rencontre d'exception. C'est le cas de l'écorché d'Auzoux qui



tout à la fois effrayant et fascinant, porte en lui un ensemble de significations détournées de leurs fonctions utilitaires initiales. De fait, il n'est plus uniquement un objet élaboré méticuleusement et destiné à l'apprentissage de l'anatomie, il revêt désormais une dimension symbolique et artistique qui suscite émotion et curiosité.

Toucanet à bec tacheté. Collection Auguste Bérard, 1846. 1500 oiseaux sont répertoriés dans la collection de zoologie. La majorité a été collectée lors des grands voyages naturalistes du XIX^e siècle. Université Montpellier 2.

La présentation des objets scientifiques se prolonge avec des représentations de l'activité scientifique. A ce titre, le travail de Max Leenhardt apparaît comme un complément aux collections, il permet de reconstituer le contexte d'usage de ces objets. Les voilà mis en scène dans un laboratoire, comme est représentée une séance d'herborisation par des étudiants. Ces images dessinent un véritable espace, nous informent et stimulent notre imagination ; ils permettent de toucher au plus près l'activité scientifique de la période et donnent ou redonnent vie aux objets.

Gageons que chacun puisse faire de sa rencontre avec les collections universitaires une expérience unique et puisse à travers une présentation sélective se faire une juste idée de leurs richesses et de leur importance.

(M. G.)

Les collections de sciences à l'ère du numérique



Ecorché de macaque par Honoré Fragonard (1732-1799), XVIII^e siècle.
Université Montpellier 2.

L'Université Montpellier 2 a compris tôt l'importance de préserver et mettre en valeur les collections scientifiques acquises dès le XIX^e siècle par la Faculté des sciences. Jusqu'en 2004, elles sont gérées et sauvegardées par les enseignants, les chercheurs et les personnels techniques. A cette date, la gestion de ce patrimoine se professionnalise : l'Université Montpellier 2 crée le Service général des collections – aujourd'hui Pôle Patrimoine Scientifique – devenant la première université en France à structurer un service dédié à la conservation et à la valorisation d'un tel héritage.

Collections historiques et patrimoine de demain

Le décret impérial du 17 mars 1808 crée les Facultés des sciences en France, permettant la fondation de celle de Montpellier en 1809. Sept enseignements majeurs sont mis en place progressivement : mathématiques, astronomie, physique, chimie, zoologie, botanique et minéralogie. Chacune de ces disciplines nécessite du matériel et des collections indispensables aux démonstrations et aux expérimentations. En 1811, afin de satisfaire les premiers besoins de l'enseignement, la ville de Montpellier confie à la nouvelle Faculté des sciences ses collections d'histoire naturelle et de sciences expérimentales. Elles sont constituées des fonds de la Société royale des sciences dissoute en 1793, de l'ancien cabinet de physique de la province et d'autres prises révolutionnaires. Par la suite, les professeurs de chacune des chaires enrichissent ce noyau initial et complètent ces collections indispensables à leurs cours par le biais d'achats, de dons et d'échanges avec des particuliers ou d'autres institutions.

Si un certain nombre de pièces listées sur les catalogues et inventaires anciens manquent aujourd'hui à l'appel, l'Université compte encore des millions d'échantillons et des objets emblématiques. Certaines grandes collections ont perdu leur utilité première tandis que d'autres, comme les herbiers, le matériel



paléontologique ou les pièces ostéologiques ont conservé leur vocation d'enseignement et de recherche et continuent d'être alimentées. Toutes restent cependant les témoins de l'histoire de l'Université, de l'histoire des sciences, des techniques et de l'enseignement, et ont une valeur patrimoniale indéniable.

Réserve des spécimens naturalisés conservés par le Pôle Patrimoine Scientifique de l'Université Montpellier 2.

Par ailleurs, l'Université s'ouvre à de nouvelles conceptions du patrimoine notamment en adhérant à la mission de sauvegarde du PATrimoine Scientifique et Technique Contemporain (PATSTEC). Développé par le Musée des arts et métiers (CNAM) en partenariat avec le ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur, ce projet s'attache à conserver des objets témoins de l'histoire des sciences et des techniques grâce à des antennes régionales. Depuis sa création en Languedoc-Roussillon en 2005, ce sont plus de 1400 objets qui ont été inventoriés dont 800 sont conservés dans les réserves de la mission PATSTEC.

Connaître les collections et les conserver sont les attributions principales des services patrimoniaux. Les premiers travaux du Pôle Patrimoine Scientifique ont donc été de consolider les actions engagées précédemment et de pérenniser les lieux de stockage. Dès lors, un travail de gestion et de conservation tendant vers les normes muséales a pu être engagé.



Tête de vipère. Atelier du docteur Louis Auzoux (1797-1880), seconde moitié du XIX^e siècle. Modèle d'anatomie comparée en papier mâché. Université Montpellier 2. Inscrit MH le 30/07/2013.

La richesse et l'hétérogénéité des collections ont impliqué la construction complexe d'outils de gestion afin de permettre la réalisation des inventaires. L'inventaire consiste à regrouper l'ensemble des données physiques de l'objet, ses caractéristiques scientifiques, son historique ainsi que des photographies. Cette étape est préalable à l'alimentation des différentes bases de données relatives à chaque type de fonds. Parallèlement, des opérations de conservation préventive sont menées tant sur l'objet que sur l'environnement dans lequel les collections sont stockées. L'une des particularités des collections scientifiques est d'être constituées de matériaux naturels (animaux, végétaux, minéraux) ou artificiels (alliages, plastiques) voire parfois composites. Les actions liées à l'entretien, le conditionnement et le stockage, doivent donc être adaptées à la nature



Crâne d'hippopotame. Collection d'ostéologie co-gérée avec l'Institut des Sciences de l'Evolution de Montpellier. XIX^e siècle. Université Montpellier 2.

de l'objet. La question des réserves est un point délicat puisqu'il est indispensable qu'elles soient saines et dotées d'un climat stable pour éviter les infestations d'insectes et les moisissures. Si les lieux et les modes de stockage sont encore loin d'être idéaux au sein de l'Université, les dix dernières années ont été riches en améliorations techniques (installation de pièges UV, de matériel de contrôle et de stabilisation du climat etc.) et désormais les collections bénéficient d'une attention quotidienne.

Il est presque certain que des pièces historiques dorment encore dans les recoins de l'Université. Des investigations sont donc menées au sein des laboratoires et une sensibilisation des personnels est mise en place afin que les déménagements et les grands nettoyages ne soient plus l'occasion de disparitions de pièces patrimoniales. Construire un groupe de référents au sein de l'Université et d'autres structures nationales a été également une étape fondamentale pour mettre en synergie les savoirs et les aptitudes de chacun. Ce réseau est aujourd'hui constitué de professionnels de musées, d'enseignants-chercheurs, de personnels techniques et de gestionnaires de collections d'étude en activité ou à la retraite.

Depuis 2009, l'Université a également engagé un travail important sur l'histoire des collections et de son institution. Un grand nombre de fonds d'archives a été redécouvert et exploré, et les documents recensés ont permis de mettre à nouveau en lumière l'histoire de l'Université ainsi que certaines pièces majeures des collections.



Masse de cérémonie de la Faculté de sciences ornée des sept chaires primitives. Placide Boué (1785-1839), orfèvre de Montpellier, d'après un dessin de T.-F. Node-Véran (1773-1852), 1819. Université Montpellier 2. Inscrite MH le 09/11/2011.

Théodolite Gambey (1787-1847), première moitié du XIX^e siècle. Collection d'astronomie dont les plus anciens instruments proviennent de la Société royale des Sciences. Université Montpellier 2. Classé MH le 19/01/2006.



La numérisation et la valorisation des collections

Les services patrimoniaux des universités mènent aussi des actions de valorisation des collections dont ils ont la responsabilité. L'enjeu est de trouver le juste équilibre entre l'exploitation par la recherche, l'enseignement ainsi que les actions destinées au grand public et le respect de l'intégrité de ce patrimoine. Les collections des universités sont des fonds vivants dans lesquels les objets et les spécimens sont étudiés pour leurs intérêts scientifiques, historiques et artistiques. Certaines sont exploitées quotidiennement pour la formation des étudiants et pour des projets de recherche fondamentale ou historique menés dans les laboratoires de l'Université Montpellier 2, les unités mixtes de recherche, ainsi que dans d'autres institutions.

Ainsi l'Université s'inscrit dans des programmes nationaux et internationaux visant à mettre en valeur et rendre accessibles les données naturalistes de France. Les collections de recherche de paléontologie et de botanique de l'Université Montpellier 2 bénéficient de campagnes de numérisation et de documentation ciblées. Depuis une dizaine d'années, ces projets ont pour but de rendre ces fonds accessibles aux chercheurs et amateurs du



monde entier. Les travaux de numérisation engagés sur les 3,5 millions d'échantillons de l'Herbier de l'Université Montpellier 2 sont significatifs du basculement vers de nouveaux modes d'exploitation et de valorisation des collections. Depuis 2004, le deuxième herbier de France après celui du Muséum national d'Histoire naturelle adhère au programme international *Global Plants Initiative* qui met l'accent sur des spécimens de l'herbier choisis pour leur intérêt scientifique, les « types nomenclatureaux ». A ce jour, près de 40 000 références scientifiques sont visibles sur le net. Plus récemment, l'infrastructure e-ReColNat portée par le Muséum national et sept autres partenaires dans le cadre des Investissements d'Avenir prévoit la numérisation massive de planches d'herbier. Grâce à un financement de 7,5 millions d'euros, 1,5 millions de spécimens, soit la moitié des collections de l'Herbier, seront restaurés et numérisés dans les prochaines années. Ce projet national prévoit parallèlement la création d'un portail collaboratif permettant à tout un chacun de renseigner et d'enrichir les données en ligne à partir des images, alimentant ainsi un outil fondamental pour les chercheurs. C'est aussi l'occasion de générer un double virtuel des spécimens, limitant les manipulations des planches et permettant la diffusion de leur contenu à très large échelle.



Microscope, vers 1850. Collection de physique, Université Montpellier 2.

Autoclave Ferté, première moitié du XX^e siècle. Collection Patrimoine scientifique et technique contemporain. Université Montpellier 2.



Vue de l'un des rayonnages de l'Herbier installé dans l'Institut de Botanique. Les locaux de l'Herbier s'étendent sur six étages et présentent près de cinq kilomètres linéaires de rayonnage. Université Montpellier 2.

Anemone Pulsatilla, herbier Hippolyte Coste. Herbier de l'Université Montpellier 2.

Urtica sp., collection Boissier de Sauvages, XIX^e siècle, Herbier de l'Université Montpellier 2.



Depuis peu, l'Université s'ouvre également au grand public dans le but de faire connaître ses collections « *dont la conservation et la présentation revêtent un intérêt public* » et doivent à cet effet être valorisées « *en vue de la connaissance, de l'éducation et du plaisir du public* » (Code du patrimoine). Le défi est de taille car les collections n'ont pas de lieu d'exposition et ne sont donc pas visibles par tous. Pour pallier ce manque, le Pôle Patrimoine Scientifique recourt à des formes de valorisation multiples : site Internet, participation à des manifestations, expositions temporaires, ateliers pédagogiques, radios. Chaque type d'événement est l'occasion de construire des partenariats, d'échanger avec des personnes d'horizons différents et de partager la singularité de ce patrimoine.

La reconnaissance des collections scientifiques universitaires en tant que fonds patrimoniaux n'est pas acquise et demande un investissement continu, assidu. Pionnière dans la structuration de la gestion et la valorisation de son patrimoine, l'Université Montpellier 2 affirme sa volonté de préserver et de mettre en valeur ses collections.

(V. B. / A. T. / N. A.-M.)



Un projet ambitieux : la réunion des collections anatomiques de Montpellier et de Paris

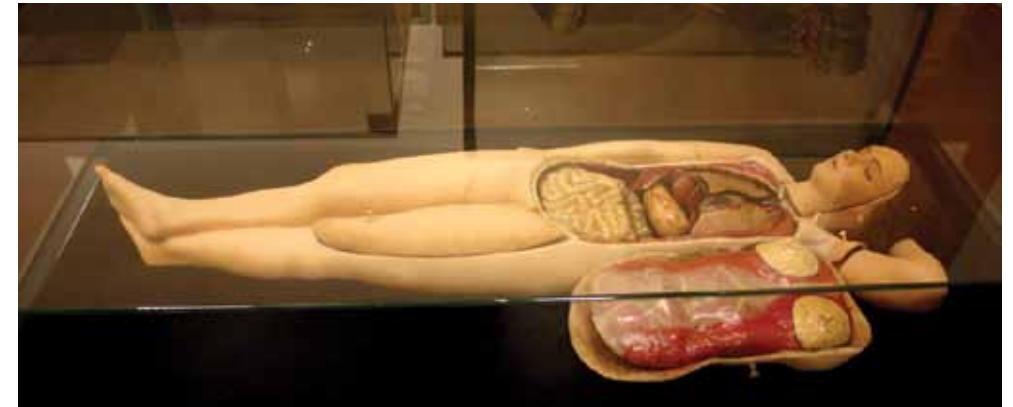


Vue du conservatoire d'anatomie de la Faculté de médecine de Montpellier. Pierre-Charles Abric, 1853. Université Montpellier 1. Classé MH en 2004.

Planche d'anatomie d'après Ludovic Hirschfeld (1814-1876), Paul Gilis, Fernand Marsal, (1845-1929), peintre montpelliérain, 1899. Université Montpellier 1. Classé MH le 04/10/2004.

En prolongement de l'action initiatrice effectuée en collaboration avec la Direction régionale des affaires culturelles, l'Université Montpellier 1, consciente de la richesse de son patrimoine historique et scientifique, a commencé à mettre en œuvre une vaste campagne de conservation, d'étude et de mise en valeur de ses collections liées à l'histoire de la médecine, qui ont été considérablement enrichies il y a peu de temps. L'Université de Montpellier 1 a en effet reçu, par un don de l'Université Paris V – Descartes, de l'Association française d'anatomie normale et pathologique et de l'Association des musées anatomiques Delmas-Orfila-Rouvière, les collections des anciens musées anatomiques Delmas-Orfila-Rouvière, autrefois situés dans les locaux de la Faculté de médecine de Paris. Ces musées portent les noms de Mathieu-Joseph-Bonaventure Orfila (1787-1853), le fondateur de la collection initiale dans les années 1840, ainsi que ceux de Henri Rouvière (1876-1952) et André Delmas (1910-1999), tous deux professeurs d'anatomie à la Faculté de médecine de Paris, qui ont œuvré à son étude et à son enrichissement.

L'arrivée de ces collections parisiennes à Montpellier constitue un événement majeur pour l'histoire de l'anatomie : ce sont en effet 7500 pièces d'anatomie réelles ou artificielles, classées au titre des Monuments historiques, qui viennent s'ajouter aux 5700 objets et pièces anatomiques, également classés, déjà réunis au conservatoire d'anatomie de la Faculté de médecine. Le fonds montpelliérain est abrité dans la galerie édifée à cette fin en 1853 par l'architecte Pierre-Charles Abric (1800-1871). Véritable « temple » de la médecine, le conservatoire présente, dans un cadre majestueux rythmé par des colonnades, et sous l'égide de médecins célèbres et d'allégories de diverses Sciences peints par l'artiste montpelliérain Jean-Pierre Montseret (1813-1888), une succession de vitrines déclinant la description du corps humain en détail ainsi que ses pathologies. Une grande partie de la collection est constituée de préparations anatomiques déposées par les professeurs et les étudiants en médecine au XIX^e et



au début du XX^e siècle ; à cet ensemble, témoin primordial de l'histoire de l'enseignement de l'anatomie à cette époque, s'ajoutent des collections complémentaires, comme les séries de moulages en cire – notamment celle de Felice Fontana¹ – en plâtre ou papier mâché, les instruments de chirurgie et le matériel orthopédique. Des collections corollaires, ayant trait à l'anatomie comparée et à la zoologie d'une part, à l'archéologie d'autre part, viennent encore s'agréger à cet ensemble, qui est une illustration exceptionnelle d'une démarche pédagogique visant à suggérer en un lieu une vision panoptique du corps humain.

Le fonds parisien présente des analogies dans sa composition avec celui de Montpellier : il s'agit également d'une collection à destination des étudiants en médecine, ce qui permettra de réunir des séries sur l'anatomie humaine, sinon exhaustives, du moins très développées. Il présente en outre des ensembles de pièces spécifiques et originales au niveau national voire international². En effet le musée Orfila, qui comportait de nombreuses pièces d'ostéologie relatives à l'anatomie comparée, à la croissance osseuse humaine ou à la craniologie, a été complété dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au XX^e siècle par une importante série de préparations anatomiques, rassemblées sous le nom de « musée Rouvière », et par une collection sur le thème de l'embryologie, nommée « musée Delmas »³. A cet ensemble cohérent, à vocation pédagogique, issu des travaux de recherche des professeurs d'anatomie de la Faculté de médecine de Paris, s'ajoute une collection particulière, celle de l'ancien musée forain créé en 1845 par le Docteur Spitzner, anatomiste indépendant, et qui connu, après un vif succès pendant des décennies, une popularité décroissante avant de sombrer dans l'oubli, jusqu'à sa redécouverte dans les années 1970⁴. Sa collection, qui était destinée au public des fêtes foraines et non aux étudiants et professeurs, présente ainsi des pièces spectaculaires, telles

Vénus anatomique, XIX^e siècle. Collection Spitzner. Anciens musées Delmas-Orfila-Rouvière. Cire. Conservatoire d'anatomie de la Faculté de médecine. Université Montpellier 1. Classé MH le 19/07/2004.

1. Palouzié (Hélène), *Felice Fontana, l'aventure des cires anatomiques de Florence à Montpellier*, collection Duo, DRAC Languedoc-Roussillon, 2010.

2. Delmas André et al., *Musées d'anatomie Delmas-Orfila-Rouvière*, Paris, Springer, 1995.

3. Saban (Roger), André Delmas (1910-1999), *Histoire des sciences médicales*, t. XXXIV, n°2, 2000, p. 187-188 : cette série est composée de modèles tridimensionnels en embryogénèse réalisés sous la direction du professeur Delmas, par ses élèves français et étrangers.

4. Bruynoghe (Margo), *Grand musée anatomique ethnologique du Dr. P. Spitzner*, Cat. Expo., Centre culturel de la communauté française de Belgique, 11/06 – 07/09/1980, Bruxelles.



Grand écorché (détail). Atelier du docteur Louis Auzoux (1797-1880), seconde moitié du XIX^e siècle. Modèle d'anatomie en papier mâché. Université Montpellier 1. Inscrit MH le 30/07/2013.

Moulages d'anatomie pathologique de l'appareil digestif provenant du cabinet du Docteur Thibert, préparateur d'anatomie de la Faculté de médecine de Paris (Envoi du Ministère de l'Instruction Publique, 1843). Plâtre. Conservatoire d'anatomie de la faculté de médecine. Université Montpellier 1. Classé MH le 04/10/2004.

5. Delvaux (Paul) (1897-1994), *Le Musée Spitzner*, 1943, huile sur toile, Ministère de la Communauté française de Belgique, Bruxelles ; Delvaux a peint par ailleurs plusieurs toiles sur le thème de la Vénus endormie.

6. Exposition ouverte du 12 septembre au 12 novembre 2014, du mardi au samedi, 13h30 – 17h30.

7. Guillaume Constantin, *La constante des variables*, CRAC Sète, 28/02 – 11/05 2014.



que des gisants de cire, dont la vocation pédagogique n'est pas forcément indubitable... Elle n'en demeure pas moins passionnante, ayant par ailleurs fasciné des générations de badauds, parmi lesquels des artistes comme le peintre surréaliste belge Paul Delvaux⁵.

L'ampleur du don provenant de Paris a eu des conséquences à plusieurs niveaux : d'une part, les moyens humains ont été renforcés pour suivre le projet de déménagement et de l'arrivée de cette collection, et, d'autre part, des travaux d'envergure ont démarré pour assurer la réception de cette dernière dans de bonnes conditions. Les travaux concernent la réhabilitation de locaux dans le bâtiment historique de la Faculté de médecine, afin de créer non seulement une salle de présentation de la collection, mais aussi des espaces de réserves pour les pièces qui ne seront pas exposées.

L'action d'envergure menée autour de l'arrivée des collections parisiennes à Montpellier s'articule avec les missions quotidiennes de l'équipe en charge des collections : inventaire permettant de mieux connaître ces dernières et de les étudier, restaurations des pièces en mauvais état de conservation, mise en valeur par des visites assurées par l'Office du Tourisme, par des prêts à des institutions muséales ou encore par l'organisation d'expositions, comme celle en cours : « 14/18. Médecine au champ d'honneur. Des hommes et des avancées médicales à Montpellier »⁶.

Ce patrimoine à caractère scientifique est ainsi source d'enseignement non seulement pour l'histoire de l'anatomie, mais aussi pour les sciences humaines, comme l'histoire culturelle et sociale ou l'histoire de l'art, et même source d'inspiration pour des artistes, comme en témoigne la récente exposition de Guillaume Constantin au CRAC de Sète⁷. Où l'Art et la Science se rejoignent...

[C. G.]



Fonds littéraires, artistiques et archéologiques : la rénovation du musée des moulages



Vue du Musée des moulages en cours de restauration. Musée des moulages, Université Paul-Valéry, Montpellier 3.

Le patrimoine historique de l'Université Paul-Valéry Montpellier 3 est d'une grande richesse, et le projet architectural de son campus principal, récemment labellisé « Patrimoine du XX^e siècle », en est une parfaite illustration, tout comme les nombreuses œuvres présentes sur le campus, telles celles réalisées au titre du 1% artistique : portail d'entrée créé par V. Vasarely, *Mur Cyclopéen* d'Albert Dupin, *Jacob* et *l'Ange* de S. Marsden...ou l'œuvre du peintre Max Leenhardt « *Offrande aux mânes des héros* » exposée dans la Salle du Conseil. En ce qui concerne les collections universitaires, deux grands ensembles se distinguent particulièrement : les fonds littéraires de renommée internationale et le patrimoine archéologique et artistique conservé au Musée des moulages.

Des fonds littéraires d'exception

Exemple prestigieux de la richesse des fonds littéraires de l'Université Paul-Valéry, le fonds Jean Cocteau, conservé par la Bibliothèque universitaire, est né en 1989 d'une première donation d'Edouard Dermit, fils adoptif et légataire universel du poète, au Centre d'étude du XX^e siècle afin de favoriser ainsi la création d'un lieu d'étude et de recherche sur Jean Cocteau et son temps. D'autres donations, de Jean Marais, Lucien Clergue, Annie Guédras, Arthur Honegger, Lauretta Hugo, Carole Weisweiler, Dominique Marny (petite-nièce de Cocteau) et de nombreux autres bienfaiteurs, ont permis un enrichissement constant du fonds, accompagnées par une politique d'achat en salle de vente publique ou chez des libraires, avec le soutien financier du Comité Jean Cocteau présidé par Pierre Bergé. De la poésie à la chanson, du théâtre au cinéma, du livre d'artiste et du dessin à la mode et la publicité, le fonds de l'Université Paul-Valéry se distingue par la diversité, la qualité et la quantité des archives réunies. Il regroupe les œuvres de Jean Cocteau dans leurs éditions originales, de luxe et courantes



ainsi que des ouvrages auxquels il a collaboré sous des formes diverses (article, préface, illustration, etc.), parmi lesquels se trouvent des pièces rares et remarquables.

D'autres fonds de renom composent le patrimoine littéraire de l'Université à l'instar du fonds Roblès, constitué en 1996 à partir d'une donation faite à l'Université par Jacqueline Macek-Roblès, fille de l'écrivain Emmanuel Roblès, décédé en 1995. Il comporte plus d'un millier d'ouvrages : 600 ou 700 en langue espagnole (langue hispanique et latino-américaine); 250 ou 300, déjà inventoriés, d'écrivains maghrébins liés à Roblès : Feraoun, Dib, Nabile Farès... ou du fonds des manuscrits de la Société des Langues romanes, composé de 112 manuscrits (recueils de poésie ou de théâtre en langue d'oc, catalan ou provençal), déposés en 1895 par la Société des Langues Romanes à la Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier.

Mais c'est sur la diversité et la richesse des collections du Musée des moulages que nous avons choisi d'apporter un éclairage particulier en raison de sa très prochaine réouverture au public après un vaste programme de rénovation.

Photographie d'un ensemble de statuettes en terre cuite de Myrina. Photographie anonyme réalisée entre le 4^e quart du XIX^e siècle et le 1^{er} quart du XX^e siècle. Université Paul-Valéry Montpellier 3.



Le Musée des moulages :
la tradition de l'enseignement en archéologie et en histoire de l'art s'inscrit dans une dynamique culturelle

Musée des moulages, détail de la salle médiévale abritant les moulages de la Collection Dide-lot, XIX^e siècle. Université Paul-Valéry, Montpellier 3. Classé MH le 15/01/2009.

Dans une région fortement marquée par l'empreinte des civilisations anciennes, le patrimoine antique et médiéval constitue l'un des points forts de l'identité et de l'attractivité culturelle locale et régionale. Le Musée des moulages de l'Université Paul-Valéry s'inscrit pleinement dans ce contexte et fait partie, à ce titre, du réseau des Musées d'Histoire et d'Archéologie de Montpellier et de ses environs, créé par la communauté d'agglomération de Montpellier.

Exemple unique en France, la collection inédite du Musée des moulages de l'Université Paul-Valéry, composée de copies de la sculpture antique et médiévale est classée au titre des Monuments historiques depuis 2009. Les moulages, qui reproduisent les œuvres originales grandeur nature, sont un outil pédagogique permettant l'étude approfondie de la sculpture historique dans ses trois dimensions et dans tous ses détails, sans les limites de la documentation photographique. Constituée à la fin des années 1880, la collection antique se compose de 508 éléments correspondant aux différents types de statuaire. Les civilisations mésopotamienne, assyrienne et égyptienne ne sont que très modestement représentées. En revanche, le parcours de la Grèce archaïque, classique et hellénistique, parfaitement développé, permet un panorama cohérent de l'évolution de l'art du VII^e au II^e siècle avant notre ère à travers les grands ensembles d'Assos, de Delphes, d'Olympie, d'Athènes ou de Pergame, et les statues de Polyclète, Phidias, Praxitèle ou Lysippe. La collection médiévale, acquise par l'Université en 1904, regroupe quant à elle 211 éléments correspondant à différents types de relief : de superbes sarcophages paléochrétiens des III^e et IV^e siècles donnent une image précise de la première iconographie



chrétienne. La richesse du décor des églises apparaît à travers l'essentiel de la collection. Plusieurs grands portails et de nombreux tympans et chapiteaux des régions méridionales, entre Lyon et la Catalogne, offrent un vaste panorama de l'art des sculpteurs romans. Quelques grandes statues de portails gothiques complètent cet ensemble.

Le Musée des moulages conserve également :

- des collections d'antiques égyptiens, grecs et romains, dépôts du Musée du Louvre et du Musée Guimet ou issus du don de l'Ecole Française d'Athènes (collection Myrina) ;
- un fonds photographique de près de 5000 photographies et de 3000 plaques de verre constitué entre la fin du XIX^e et la première moitié du XX^e siècle, dont la majorité est composée par des corpus d'éditeurs d'art antique ;
- des collections d'archéologie régionale : médailles antiques, collections de lampes et de céramiques romaines, y compris les carnets de fouilles de la nécropole romaine du boulevard 1848 de Narbonne.

L'Université Paul-Valéry a lancé une importante opération de rénovation et de valorisation de son musée en partenariat avec la Direction régionale des affaires culturelles du Languedoc-Roussillon (DRAC). Outre les opérations de réhabilitation et de mise en sécurité du bâtiment datant de la fin des années 1960, une première phase de restauration a permis de

Moulage du *Faune Borghèse*, atelier du Louvre, XIX^e siècle. Plâtre. Original en marbre conservé au Musée du Louvre, attribuable à Lysippe ou à son école, vers 300 av. J.-C. Musée des moulages, Université Paul-Valéry, Montpellier 3. Classé MH le 15/01/2009.

Moulage de la *Vénus d'Arles*. Atelier du Louvre, vers 1890. Plâtre. Original en marbre conservé au musée du Louvre, considéré comme une réplique romaine de l'« Aphrodite de Thespies », œuvre de Praxitèle en marbre, v. 360 av. J.-C. Classé MH le 15/01/2009.



Moulage d'Apollon combattant des Centaures et des Lapithes, fronton ouest du temple de Zeus à Olympie, XIX^e siècle. Plâtre, atelier du musée de Berlin. Original en marbre conservé au musée archéologique d'Olympie, v. 460 av. J.-C. Université Paul-Valéry, Montpellier 3. Classé MH le 15/01/2009.

Moulage de la Victoire de Samothrace, atelier du Louvre, XIX^e siècle. Plâtre. Original en marbre conservé au Musée du Louvre, vers 190 av. J.-C. Musée des moulages, Université Paul-Valéry, Montpellier 3. Classé MH le 15/01/2009.



traiter 163 reliefs par des interventions complexes et d'établir un bilan sanitaire de la collection.

Entre les différentes phases de rénovation et l'installation de la nouvelle muséographie en cours, l'Université Paul-Valéry a souhaité poursuivre la dynamique culturelle du musée avec l'organisation d'expositions temporaires dans un espace « en chantier ». Si le pari était risqué, les œuvres étant protégées par des coffres en bois, l'expérience s'est avérée très positive : le musée a réussi à attirer un public nombreux et d'horizons différents autour d'expositions temporaires inédites, qui étaient néanmoins cohérentes avec l'esprit des collections du musée (*Le Temps des Styriens*, par Jean-François Gavoty en 2011 ; *Le Saint et le Guerrier. Les portraits des Guilhem* en 2012, en lien avec le site médiéval de Saint-Guilhem-le-Désert ; *Le patrimoine caché de l'Université* en 2012-2013, à l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine).

Le projet scientifique et culturel réalisé par Rosa Plana, conservatrice, et Géraldine Mallet, conservatrice adjointe, en collaboration avec le Musée du Louvre (Paris) et le Musée National d'Art Catalan (Barcelone), a également bénéficié du partenariat avec la DRAC, et de la collaboration du Site archéologique Lattara – Musée Henri Prades (Lattes) et le Musée Fabre (Montpellier). Il sert de base à la définition d'une muséographie ambitieuse et moderne destinée à valoriser les collections auprès du plus grand nombre en cohérence avec son contexte universitaire. L'objectif est, en



effet, de montrer au public la spécificité d'un musée universitaire, qui existe et fonctionne toujours dans un cadre universitaire, en offrant une vision historique et scientifique de l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art antique et médiéval. Cette spécificité a d'ailleurs été reconnue dans le classement de la collection de moulages au titre des Monuments historiques.

Une nouvelle phase de restauration et de nettoyage des œuvres est à l'étude. Fidèle à la vocation pédagogique de son musée, l'Université organisera en 2015 un chantier-école encadré par des restaurateurs professionnels offrant aux élèves l'opportunité de se forger une expérience inédite et au public de découvrir les métiers de la restauration d'œuvres d'art.

Avec sa réouverture au public au printemps 2015, le Musée des moulages entre pleinement dans la modernité de son temps ; il conforte son importance dans la stratégie d'affirmation de la culture comme élément identitaire majeur de l'Université Paul-Valéry et confirme son intégration dans les réseaux de musées à l'échelle locale, nationale et internationale.

(P. P. / R. P.)

Moulages de la Vénus d'Arles, de la Vénus de Milo, de l'Ephrosyne et de l'Aphrodite à sa toilette. XIX^e siècle. Plâtre. Musée des moulages, Université Paul-Valéry, Montpellier 3. Classé MH le 15/01/2009.

Pages suivantes :

Vue extérieure du Musée des moulages avant rénovation. Université Paul-Valéry, Montpellier 3.



Des trésors nationaux :
collections classées Monuments historiques
et collections de la Bibliothèque universitaire

Le Musée Atger, trésor du dessin ancien



Avec ses mille dessins et ses quelque cinq mille estampes, signés des plus grands noms comme d'artistes plus méconnus, le Musée Atger, niché au cœur des bâtiments historiques de la Faculté de médecine, est le plus ancien musée de Montpellier. Sa présence inattendue en ces lieux résulte de la générosité et du choix délibéré du collectionneur montpelliérain Xavier Atger (1758-1833). C'est lui en effet qui fit don à la « bibliothèque de l'Ecole de médecine », par livraisons successives entre 1813 et 1832, des œuvres d'art qu'il avait collectionnées avec passion sa vie durant.

Abritée dans les anciens salons d'apparat de l'évêché, au premier étage de la Faculté, la collection Atger constitue un ensemble de haut intérêt artistique. On a pu dire, eu égard à leur qualité, que les dessins du musée formaient la deuxième collection française après celle du Louvre. Le classement de la collection au titre des Monuments historiques dès 1913 témoigne également de son intérêt patrimonial.

Tête d'homme au turban. Giambattista Tiepolo (1696-1770). Plume, lavis brun. [MA 160]. Musée Atger, Université Montpellier 1. Classé MH le 25/01/1913.

L'Ecole française est la mieux représentée, avec quelques chefs-d'œuvre, comme les douze dessins de J. H. Fragonard, dont les portraits (*Portrait de M. Bergeret*, *Le Postillon*, etc.) témoignent tout particulièrement de la finesse et du talent. Hubert Robert, M.L.E. Vigée-Lebrun, Oudry, et pour le XVIII^e siècle Charles Lebrun ou Philippe de Champaigne, composent un panorama riche et varié. La collection française se caractérise également par une présence forte et délibérée d'artistes « méridionaux » : le montpelliérain Sébastien Bourdon, le nîmois Charles Natoire (dont le musée possède 67 dessins) ou le marseillais Pierre Puget en sont quelques exemples.

S'ils ne sont pas les plus nombreux (136 au total), les dessins de l'Ecole italienne comptent néanmoins parmi les plus beaux du musée Atger. Les plus grands noms s'unissent pour former une collection prestigieuse.

Le Guerchin, les Carrache, Andrea del Sarto ou Tintoret sont quelques-uns des plus célèbres. Mais le fleuron de la collection est sans conteste le vénitien Giambattista Tiepolo. Avec ses vingt-six dessins, le musée Atger possède la plus importante collection publique française de cet artiste. Il y fait montre d'une verve et d'une vivacité exceptionnelle, et suffit à faire comprendre la préférence d'Atger pour le dessin, cet art où il voyait « une chaleur, une énergie et une expression » rarement égalées dans les tableaux, ces « copies colorées ».

L'Ecole du Nord, enfin, rassemble les artistes allemands, polonais, belges ou suisses, mais surtout flamands et hollandais. On peut citer les deux feuilles de Jan Brueghel (dit de Velours), le *Christ au tombeau* et les deux études de portraits de Van Dyck, et bien sûr Rubens, dont le musée possède deux dessins aux

thèmes classiques. Un peu moins nombreux que ceux de l'Ecole italienne, les dessins de paysage, portraits, animaux ou scènes mythologiques de l'Ecole du Nord n'en sont pas moins d'une grande finesse et d'un remarquable intérêt artistique.

Il faut rajouter à cet ensemble les estampes, souvent conservées dans de volumineux albums, et une trentaine de tableaux, dont le plus marquant est celui de Michel Serre, représentant un épisode de la Peste de Marseille de 1720 : *le quai de la Tourette*.

La mise en valeur des collections, dans des locaux prestigieux mais exigus, prend diverses formes. L'exposition permanente de près de cinq cents dessins dans des « armoires-vitrines » permet au visiteur de construire lui-même son parcours dans la collection et de bénéficier d'un contact exceptionnel et très apprécié avec les œuvres. Les prêts à des expositions nationales ou internationales, la publication d'ouvrages sur les dessins, l'édition de cartes postales, sont autant de moyens de faire connaître le musée. Tous les dessins ont été numérisés et seront prochainement visibles en ligne. La collection est ouverte gratuitement au public.

(H. L.)

Le Postillon. Jean Honoré Fragonard (1732-1806). Sanguine. [MA 77]. Musée Atger, Université Montpellier 1. Classé MH le 25/01/1913.

Paysage avec un arbre devant une colline. Annibale Carracci (1560-1609). Plume et encre brune. [MA 395]. Musée Atger, Université Montpellier 1. Classé MH le 25/01/1913.



Le Droguier de pharmacie

L'idée d'un droguier est née à Montpellier en 1588. Bernardin II Duranc, apothicaire montpelliérain, décide de constituer un échantillonnage de plantes sèches regroupant ses différentes préparations dans sa « boutique » rue du Bout-du-Mont à Montpellier. En 1633, la Faculté de médecine reprend cette idée en créant officiellement son propre droguier. Le Droguier de l'Ecole de Pharmacie se développe dès le début du XIX^e siècle avec la création de cet établissement en 1803. Au fil des temps, il s'enrichit d'échantillons (végétaux, animaux et minéraux) provenant du monde entier grâce à des donateurs bénévoles, mais aussi des professeurs passionnés, parmi lesquels on retrouve de grands noms de botanistes qui ont fait la renommée de Montpellier dans ce domaine : Jules-Emile Planchon, François Gay, Louis-David Planchon, Charles-Armand Juillet ou encore Jean Susplugas. De nos jours, l'investissement et l'action des enseignants-chercheurs du laboratoire de Pharmacognosie-Phytothérapie-Aromathérapie ainsi que la participation des étudiants de différentes promotions et la volonté des présidents de l'Université ont permis une réhabilitation et une valorisation de ce patrimoine.



Deuxième de France après celui de l'Université Paris-Descartes, le Droguier de l'Université Montpellier 1 possède une collection unique d'environ 9000 échantillonnages de drogues, en majeure partie d'origine végétale. L'ensemble de ces spécimens est classé selon la nomenclature de Théophraste Durand datant de 1888, l'*Index Generum Phanerogamorum*. Les caractéristiques de chaque échantillon sont décrites sur une fiche manuscrite mentionnant le nom français et le nom scientifique en latin, l'origine, le nom du donateur, la date d'entrée, la partie utilisée, les propriétés pharmacologiques et parfois quelques renseignements spécifiques. Ont été également préservés dans ces lieux différents herbiers, ainsi que des planches pédagogiques datant du début du siècle dessinées par les professeurs ou par des étudiants (aquarelle, gouache, fusain et encre).

Bien au-delà de son aspect culturel, le Droguier constitue un patrimoine précieux au service des étudiants et de la recherche scientifique.

L'ensemble des objets mobiliers (armoires, bocaux, échantillons de plantes, planches pédagogiques, herbiers, microscopes, etc.) conservés dans ce droguier est inscrit au titre des Monuments historiques depuis le 20 novembre 2009 grâce aux nombreuses thèses d'étudiants, à la ténacité des enseignants chercheurs et l'aide indispensable de la Direction régionale des affaires culturelles.

(F. O.)

Vue générale d'une vitrine du Droguier de la Faculté de pharmacie (détail). Université Montpellier 1. Inscrit MH le 20/11/2009.

La collection dite des vélins de Node-Véran

Parmi les trésors insoupçonnés conservés dans les fonds botaniques de l'Université des sciences et techniques figure un ensemble iconographique exceptionnel réalisé au XIX^e siècle par François-Toussaint Node-Véran (1773-1852). Riche de 978 planches couleur sur parchemin ou papier, cette collection peinte entre 1809 et 1851 est remarquable par son parfait état de conservation et l'admirable fraîcheur de ses compositions. La précision de ses aquarelles, souvent agrémentées de détails à la pierre noire, en révèle également le rôle plus caché, mais néanmoins fondamental, d'outil scientifique incontournable qu'il constitue.

La réalisation de cette œuvre s'insère à l'époque dans la préoccupation scientifique des botanistes montpelliérains : explorer la biodiversité végétale mondiale en s'appuyant sur les essais d'acclimatation du Jardin des Plantes. Ainsi trouve-t-on des aquarelles dont la mention « *hort. monsp.* » en légende permet d'affirmer que l'artiste prit pour modèle des spécimens qui y étaient cultivés et étudiés. En outre, certaines planches de la collection, alors citées lors de la publication d'une nouvelle espèce botanique, constituent aujourd'hui des types nomenclatureaux, véritables références scientifiques mondiales.

À l'origine de ce fonds se trouve également un grand botaniste : Augustin-Pyramus de Candolle. Lorsqu'il arrive à Montpellier en 1808, il est nommé directeur du Jardin des plantes. Projetant de publier un ouvrage descriptif sur ce lieu à l'image de ceux consacrés aux jardins de la Malmaison et de Navarre, il forme un jeune maître en écriture, Node-Véran. À son départ en 1816, 170 dessins ont été réalisés. Ses successeurs à la tête du jardin emploient l'artiste jusqu'à la constitution de cet ensemble



Fuchsia Corymbiflora. Aquarelle sur vélin de la collection Toussaint-François Node-Véran (1773-1852), première moitié du XIX^e siècle. Université Montpellier 2. Classé MH le 27/07/2012.

insigne. Conservé dans les collections universitaires, il a fait l'objet d'une longue étude scientifique, d'un classement au titre des Monuments historiques en 2012, avant une numérisation et une mise en ligne prochaines, illustrant une politique culturelle originale dans les milieux scientifiques : inventorier les trésors universitaires afin de les sauvegarder, les faire connaître et les valoriser.

(V. B.)

Les fonds patrimoniaux exceptionnels de la Bibliothèque universitaire de médecine de Montpellier

Un psautier ayant appartenu à une fille de Charlemagne, un chansonnier remontant au XIII^e siècle : qui s'attendrait à trouver de tels trésors à la Bibliothèque universitaire de médecine de Montpellier ? Rassemblées par Gabriel Prunelle, médecin et bibliothécaire mandaté par Chaptal sous le Consulat, les collections patrimoniales de la bibliothèque couvrent tous les domaines du savoir pour permettre aux médecins d'avoir une approche globale de l'être humain afin de mieux le soigner. Grâce à cette vision humaniste de la formation que doivent recevoir les futurs médecins, la prestigieuse Ecole de Montpellier est dotée d'un fonds encyclopédique dont la richesse et la cohérence forcent l'admiration. Les 900 volumes manuscrits dont les deux tiers remontent au Moyen Age (et 59 à la période carolingienne) sont d'une grande diversité d'origine, de présentation, de contenu ou de langue. Cent mille volumes sont imprimés avant le XIX^e siècle, dont la moitié concerne la médecine et l'autre moitié toutes les facettes du savoir : langues et littérature, histoire, géographie et voyages, sciences physiques et naturelles... L'*Encyclopédie* y côtoie la *Description de l'Egypte*, les éditions originales de Racine, les traités de Descartes, Buffon et tous les grands savants de leur époque.

La bibliothèque abrite également les thèses anciennes de médecine de Montpellier et de Paris depuis le XVIII^e siècle, ainsi que les archives de la Faculté de médecine depuis le Moyen Age. Sur les registres d'inscription, on peut ainsi admirer les signatures autographes d'étudiants célèbres comme François Rabelais.

La Bibliothèque universitaire a une politique active de valorisation de ses collections patrimoniales. Des expositions et des présentations ponctuelles sont régulièrement organisées ; des pièces exceptionnelles sont prêtées dans le cadre d'expositions en France et à l'étranger.



Les manuscrits musicaux ainsi que les manuscrits médicaux ont fait respectivement l'objet d'une valorisation multimédia à travers le CD-Rom *Cantor et Musicus* et le DVD-Rom *Scriptor et Medicus*, qui permettent de découvrir de façon détaillée ces documents, accompagnés de reproductions de grande qualité.

La Bibliothèque interuniversitaire de Montpellier s'est dotée d'une station de numérisation et a défini un programme ambitieux de numérisation de documents issus de ses divers services patrimoniaux (Médecine, Droit, Sciences, Pharmacie et Lettres) conservant des collections précieuses. Ces documents sont désormais accessibles via sa bibliothèque numérique Folio. Parmi les thématiques sélectionnées figurent les écrits des médecins et pharmaciens montpelliérains, qui ont joué un grand rôle dans la transmission du savoir médical.

Riche d'un patrimoine souvent insoupçonné, la Bibliothèque universitaire de médecine de Montpellier a toujours eu à cœur de le faire partager à tous, étudiants, chercheurs ou grand public.

(P. T.)

Roger de Parme ou de Salerne (XII^e siècle), *Practica chirurgica*, XIV^e siècle [H 89]. Bibliothèque interuniversitaire, Faculté de médecine. Université Montpellier 1.

Patrimoine du XX^e siècle : le campus de la Faculté des lettres et sciences humaines de Montpellier

Signé de l'architecte marseillais René Egger et des deux architectes montpelliérains Jean-Claude Deshons et Philippe Jaulmes, le campus de la Faculté des lettres et sciences humaines de Montpellier est la construction la plus aboutie des constructions universitaires de Montpellier des années 1960. Architecte-conseil de l'Education nationale, auteur de nombreux programmes scolaires et universitaires remarquables, René Egger réalise ici un modèle de campus à l'écart du centre ancien, se justifiant par le besoin d'espace. Si en 1890 le palais universitaire de Montpellier avait réuni en centre ville, rue de l'Université, les Facultés de lettres, sciences et droit dans l'ancien hôpital Saint-Eloi qui s'expatriait hors les murs, le palais, qui abrite aujourd'hui le Rectorat, n'était plus adapté 70 ans plus tard aux nouveaux besoins des universités. Après les barres géométriques évoquant les grands ensembles des bâtiments de la Faculté de sciences, la Faculté de lettres témoigne de solutions nouvelles plus esthétiques dans la distribution harmonieuse, les axes de circulation : labyrinthe de méditation, jardin des plâtres se donnant à voir à travers une galerie vitrée, patios ombragés avec fontaines, larges bassins, passerelles arborées, jeux de lumière, etc. La rencontre de l'art et de la nature s'illustre aussi par la mise en œuvre monumentale de la création artistique intégrée associant architectes et artistes. Victor Vasarely (1906-1997) signe pour la Faculté de lettres une de ses œuvres majeures, le grand portail d'entrée, reflet de la longue maturation de ses recherches dans l'art optique qui fera de lui le père du Op'art ou art cinétique abstrait. Albert Dupin (1910-2005), artiste lodévois, crée le mur dit « cyclopéen » de 120 m de long séparant le parc du bâtiment d'art et d'archéologie abritant la galerie de moulages. Cette façade monumentale bordée d'un petit canal se présente comme un bas-relief abstrait



Façade ouest des bâtiments d'art et d'archéologie. Le Musée des moulages avec son mur cyclopéen d'Albert Dupin, et, au-devant, l'espace vert. Université Paul-Valéry Montpellier 3.

aux contours rugueux, composé de matériaux bruts, terre, pierres volcaniques et graviers des environs du Salagou, et d'éclats de céramique émaillée noyés dans le béton. Fernand Michel (1913-1999), artiste, poète qui évolue dans le monde de l'art brut avec Jean Dubuffet, familier des « zingueries », œuvres de grandes dimensions gravées sur zinc, réalise pour le hall d'entrée de la bibliothèque interuniversitaire, un grand panneau mural. Robert Pillods (1908-1990) intègre au sein des bâtiments un décor de deux « tapisseries de résine et de dalles de verre », vitraux monumentaux traités comme des sculptures.

Selon les vœux des architectes, ce programme monumental liant réflexion philosophique, esthétique et fonctionnalité, savamment orchestré dans ses moindres détails, contribue à l'atmosphère de méditation, de concentration, indissociable des lieux d'échanges, de rencontres et de savoir.

[H. P.]

D'après *Le campus de la Faculté des lettres et sciences humaines de Montpellier : une création architecturale et artistique des années 1960* labellisée « Patrimoine du XX^e siècle », Collection Duo, DRAC Languedoc-Roussillon, 2012.

Ouvrage publié par la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) du Languedoc-Roussillon

Conservation régionale des monuments historiques (CRMH)

5, rue de la Salle l'Evêque - CS 49020
34967 Montpellier Cedex 2
Tél. 04 67 02 32 00 / Fax 04 67 02 32 04

Directeur de la publication

Alain Daguerre de Hureaux, directeur régional des affaires culturelles

Rédacteur en chef

Delphine Christophe, conservateur régional des monuments historiques

Coordination éditoriale

Jackie Estimbre, chargée de la valorisation du patrimoine, CRMH

Diffusion

publicationspat.drac-lr@culture.gouv.fr

Conception graphique et réalisation

Charlotte Devanz

Photogravure et impression

Imprimerie De Bourg

Achévé d'imprimer

Novembre 2014

Dépôt légal

Décembre 2014

ISBN n° 978-2-11-138924-3

Crédits photographiques

© DRAC Languedoc-Roussillon :

8 (Toshiro Natsunaga), 9-10 (William Davies), 14-15, 19, 21 (Michel Descossy), 22, 23, 24-25 (Charlotte Devanz), 27d, 28 (William Davies), 31, 32, 35 (Danièle Amoroso), 38, 45, 62h (Michel Descossy) 62b (Marie Conan), 65 (Michel Descossy), 72-73, 79.

© Université Montpellier 1

43g, 44, 46-47, 62h, 63, 64 (Laura Morazzani), 76.

© Université Montpellier 2 :

41, 42, 43d, 48, 57, 60 d, 61, 77

Sonnet : couverture, 6, 12, 13, 20, 49, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 59, 60g.

© Université Paul-Valéry Montpellier 3

17, 37d, 39g, 66, 67, 68, 69, 70, 71.

© Bibliothèque interuniversitaire de Montpellier :

1, 5, 27g, 36, 39d, 40, 74, 75, 78.

© Numa Hambursin : 23.

© Archives départementales de l'Hérault : 29, 30.

© Archives départementales de l'Aude : 37g.

© Montpellier Agglomération, Musée Fabre, Frédéric Jaulmes : 26.

© Région Languedoc-Roussillon, Inventaire Général, J.-M. Périn : 58d ; Michel Descossy : 33d.

© Paris, Ecoles des Beaux-Arts, Philippe Comar : 34.

Remerciements

Danièle Amoroso, Alice Arnault, Valérie Astésano, Camille Baroux, Anouk Bassier, Lorenz Baumer, Christian Bonnefous, François Bonnel, Jean-Loup Bouvier, Jacques Bringer, Laure Cadot, Jean-Paul Capitani, Jean-Charles Chabanne, Laure Chavanne, Alain Chevalier, Josette Clier, Philippe Comar, Marie Conan, Lorah Corradino, William Davies, Christophe Degueurce, Elisabeth Denton, Mathieu et Sylvie Desachy, Didier Deschamps, Michel Descossy, Dominique Deville de Périère, Julien Duvaux, Juliette Elie, Madeline Faure, Jean-Marc Ferrari, Stéphane Ficara, Natacha Filiol, Michèle François, Hervé Giocanti, Nathalie Giraud, Luc Gomet, Sandrine Gropp, Marc Herbin, Hélène Herrada, Pascale Heurtel, Michel Hilaire, Daniel Jarry, Morwena Joly, Patrice Josset, Robert Jourdan, Judith Kagan, Thierry Lavabre-Bertrand, Michelle Lenoir, Armande Lepellec-Muller, Yannick Lintz, Françoise Llinas, Chantal Marion, Jean-Luc Martinez, Joël Mathez, Toshiro Matsunaga, Régine Mazauric, François Michaud, Vivienne Miguet, Laura Morazzani, Caroline Paul, Roch Payet, Yves Pelissier, Lionel Pernet, Agnès Pesenti, Annick Peyron, Gaëlle Pichon-Meunier, Olivier Poisson, Isabelle Pradier, Béatrice Py-Maulandi, Anthony Quatrevaux, Henri Reboul, Olivier Rioux, Sarah Roshem, Michel Rossi, Pascale Roumegoux, Morgane Rubio, Pascale Sauret, Frantz Schoenstein, François Simonet, Eléonore Szturmski, Laurent Thieffaine, Noëlle Tissier, Gennaro Toscano, Jacques Touchon, Bruno Tourre, Dominique Triaire, Fabienne Tuset, Aline Zibin.

monuments | objets

Créée par la direction régionale des affaires culturelles du Languedoc-Roussillon (conservation régionale des monuments historiques), la collection « Duo » propose au public de découvrir des chantiers de restauration du patrimoine monumental et mobi-

bilier, des édifices labellisés « Patrimoine du XX^e siècle » ou encore des immeubles et objets d'art protégés au titre des monuments historiques, dans l'ensemble de la région.

Du Savoir à la Lumière. Les collections des universités montpelliéraines

Mémoire du savoir, les collections des universités de Montpellier sont exceptionnelles et mobilisent toutes les compétences pour les préserver et les faire connaître. Cet ouvrage qui accompagne l'exposition du *Savoir à la Lumière* offre au lecteur un aperçu de la richesse et de la diversité de ces collections, de leur histoire et des grands projets dont elles sont actuellement l'objet. La célébration dans le monde entier du cinquième centenaire de la naissance d'André Vésale (1514-1564), pionnier de l'anatomie et précurseur des sciences modernes, symbole de l'héritage scientifique et de l'humanisme à son apogée, donne tout son sens à l'exposition de Montpellier. A partir des œuvres du peintre montpelliérain Max Leenhardt (1853-1941), l'exposition propose une approche originale des collections des universités de Montpellier, axée sur la représentation du corps, questionnant le public sur l'influence et le rôle de la science sur l'excellence de la production artistique.



Direction régionale des affaires culturelles du Languedoc-Roussillon (DRAC-L.-R.)
ISBN : 978-2-11-138924-3
Diffusion gratuite - NE PEUT ÊTRE VENDU